Titre :	Référence : **ANCESTRAMIL**
7e REGIMENT D'INFANTERIE **HISTORIQUE** **1914-1918**	**Infanterie** **1914-1918**
Auteur :	Origine : **BDIC**
Référence : **IMPRIMERIE COUESLANT. CAHORS** **1920.**	Transcripteur : **Guy DELAVOIS** Date : **2011**

Ancestramil

Don 11.42

CAMPAGNE 1914-1918

Historique sommaire

du 7e Régiment d'Infanterie

B.D.I.C
21 00095553

CAHORS
IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE COUESLANT
(*personnel intéressé*)

1920

S 11066

PRÉFACE

Avant de commencer l'historique sommaire du 7e Régiment d'Infanterie pendant la Grande Guerre, qu'il nous soit permis de retracer ici très brièvement les origines de ce régiment : on y verra par la relation de quelques faits d'armes individuels que les « Poilus » de la formidable lutte qui vient de se terminer à l'avantage de nos armes furent les dignes descendants de ceux qui inscrivirent de leur sang sur notre drapeau ces noms immortels :

Fleurus, Bautzen, Anvers, Sébastopol

C'est en 1569 que fut créé le régiment de Champagne qui devait plus être plus tard le 7e d'Infanterie. Il fut formé avec les vieilles bandes de Champagne plus 4 compagnies des Gardes du Roi et conserve ce titre jusqu'en 1791. On peut dire sans être taxé d'exagération, qu'il n'eut, pendant ces deux siècles, d'autre mission que de guerroyer de la Hollande au Portugal et de l'Océan au Danube.
En 1572-1573, il fait le siège de la Rochelle. Un an après, il est devant Domfront. « A l'attaque du château, le Mestre de Camp de Sainte-Colombe franchit avec le Régiment de Champagne la rivière de Varennes sous le feu de l'ennemi et monte le premier à l'assaut. Mais la décharge d'une couleuvrine couche à terre 40 de ses soldats au pied de la brèche. De Sainte-Colombe saisit lui-même une pique et encourage les siens, quand il est frappé à mort, ainsi que 4 capitaines et un grand nombre de soldats. »
En 1625, le régiment de Champagne est dans l'Ile de Ré qu'investissent les Anglais. »Le Mestre de camp, de Toiras, allait manquer de vivres. Trois soldats s'offrent d'aller à la Rochelle à la nage pour réclamer du secours. Deux de ces braves périssent, mais le troisième, ***Pierre LALANIER,*** *dit du Poisson, réussit. Le Roi fit ravitailler la place.*
« Au mois de septembre 1673, devant Wurtzbourg, le capitaine de Tilly, détaché avec 100 hommes de garde à une grande distance du camp, est attaqué par les Impériaux. Il les repousse ; ceux-ci reviennent en force et le somment de se rendre. Il se défend à outrance, bien qu'il n'ait aucun espoir d'être secouru, vu son éloignement du camp français. Atteint de dix coups de feu, épuisé par la fatigue et par le sang qu'il a perdu, accablé par le nombre, il consent alors seulement à se rendre. »
De Wurtzbourg, notre Régiment va combattre à Sinzheim 1674, Turckheim, Haguenau, Kochersberg 1675, Rhinfeld 1678.
« En 1683, il est à Grevema-Keeren où le capitaine de ***CHENEVIERE*** *s'étant barricadé dans une église y est bientôt attaqué. Forcé d'abandonner la nef, la mâchoire fracassée et l'épaule brisée, il se réfugie sous la voûte d'où il recommence à fusiller l'ennemi. Celui-ci met le feu à l'église afin de l'en déloger. Le capitaine de Chenevière fait ouvrir le toit pour éviter l'asphyxie et continue la lutte jusqu'à épuisement des cartouches. Après quoi, il se rend à des conditions honorables. »*
A tous les grands noms de batailles que rapporte l'Histoire, figure le régiment de Champagne : Fleurus 1690, Mons, Steinkerque, Friedlingen, Haguenau, Malplaquet, Denain, Fribourg, etc. De 1779 à 1783, il prend part à la guerre d'Amérique et se distingue à Savannah. En 1791, le régiment de Champagne prend le titre de 7e Régiment d'Infanterie. En 1796, il devient 7e Demi-brigade d'Infanterie de ligne comprenant la 128e Demi-brigade de Bataille, 1 Bataillon du 49e Régiment, 1 Bataillon du 83e Régiment et divers Bataillons de volontaires.
Ainsi constituée, la 7e Demi-brigade combat à Memmingen, Hochstedt, Huningue et prend part à l'expédition de Saint-Domingue, 1801-1804.

À son retour, elle est dissoute et le 7e Régiment d'Infanterie de ligne et crée. De 1808 à 1811, nous le trouvons en Espagne. A Tarragone, à la prise d'Olivo, la deuxième colonne d'attaque était formée de 300 hommes du 7e de ligne sous les ordres du chef de Bataillon ***MIOCQUE****. Pendant l'assaut, le caporal* ***Victor FAIRAUD*** *s'empara d'un drapeau ennemi en tuant l'officier qui le portait.*

Le 7e de ligne quitte l'Espagne à la fin de 1811 pour faire partie de la Grande Armée (7e Corps). Il se distingue à Bautzen, Leipig. Un an après, il assiste à la chute de l'empire à Waterloo. Il devient alors Régiment d'Orléans pendant la première Restauration ; licencié le 7 juillet 1815, il est rétabli en 1816 sous le nom de Légion du Calvados. Enfin, en 1820, il redevient 7e Régiment d'Infanterie de ligne. C'est à ce titre qu'il prend part à l'attaque d'Anvers en 1832 et au siège de Sébastopol en 1855.

A l'assaut du bastion de Malakoff dont se rend maître le 7e de ligne, le capitaine ***PAGES****, renversé et blessé à l'épaule, remonte une deuxième fois sur le parapet. Armé d'un fusil, il se fraye un passage à coups de crosse, lorsqu'il tombe frappé mortellement de deux balles au front et au cœur.*

En 1867, le 7e de ligne est au Mexique et trois ans plus tard il lutte désespérément à Borny, Rezonville, Saint-Privat et Servigny.

La revanche s'est fait attendre, mais elle n'en a été que plus éclatante, car provoquée par ceux-là mêmes qui avaient bâti leur empire dans notre sang et qui voulaient dominer le monde, elle eut pour résultat non seulement de nous rendre deux provinces arrachées après une trahison, mais encore de jeter à bas le plus formidable édifice militaire que le monde ait jamais connu.

Les causes déterminantes de la Grande Guerre sont suffisamment connues. Nous entrerons donc immédiatement dans le cœur de notre sujet, mais la place nous étant très limitée, nous sommes contraints d'esquisser seulement à grands traits les plus magnifiques pages de l'Histoire du 7e Régiment d'Infanterie.

Ancestram

Archive Tramil

ENCADREMENT DU REGIMENT
le 4 août 1914

Etat-major

MM. HELO, Colonel.
BORIUS, Lieutenant-colonel.
FADEUILHE, Médecin-major de 1ère classe.
PIDAUT, Capitaine-adjoint au colonel.
MICHEL, Chef de musique.
De REDON, Lieutenant Officier d'Approvisionnement.
SOUCARRE, Lieutenant Officier des détails.
MECHIN, Lieutenant de réserve, porte drapeau.
VALETTE, Sous-lieutenant de réserve chargé du service téléphonique.
CLARISSOU, 1ère section de mitrailleuses (bicyclettes).
DECAP, 2e section de mitrailleuses (mulets).
De CASTELNAU, 3e section de mitrailleuses (voiturettes).

Bataillons et Compagnies

BATAILLONS	CHEFS DE BATAILLON	ADJUDANTS-MAJORS ET MÉDECINS	Cies	CAPITAINES COMMANDANTS DE Cies	LIEUTENANTS ET SOUS-LIEUTENANTS	OFFICIERS DE RÉSERVE
1er	Commandant Fusil	Lieutenant Bruel, officier-adjoint Delon médecin-aide-major	1re	Baron-Dauthet	Pichoz Carmagnat	Olivier
			2e	Debelmas	De Lobit	Genieys
			3e	Génébrias	Fusil	Dagras
			4e	Lieut. Regnault	Nepveu	St-Martin Gaud
2e	Commandant de Villelume	M. Ribis médecin-aide-major	5e	Viellefond	Rozier	Campourcy Huftier
			6e	Lavigne		Rouvière
			7e	Laurrin	Kalb	Fort Cloquemin
			8e	Lacadé	Caldairou	Combes
3e	Commandant Labourdette	M. Pezet médecin-aide-major	9e	Duclo	Falgueirettes Batard	Tournier
			10e	Jaubert	Duluc	Popis
			11e	Amiel	Denille	Calvet Albet
			12e	Castaing	Cadaux	Laffont

CHAPITRE PREMIER

Mobilisation. – Opérations préliminaires. Transport et concentration à la frontière belge.

Le 1er août 1914, à 16 h 35, le colonel **HELO**, commandant le régiment, reçoit l'ordre de mobilisation générale.
Sans heurt, dans un calme et un ordre parfaits s'exécutent les opérations préliminaires qui durent quatre jours, et, le 5 août, à partir de 16 heures, le régiment au complet s'embarque en chemin de fer au milieu de l'enthousiasme de la population cadurcienne.
Le voyage est long ; on est impatient d'arriver. Aussi n'est-ce pas sans surprise que nous débarquons à Valmy alors que nous pensions être dirigé sue l'Alsace. Au lieu de marcher vers l'Est, nous marchons au Nord vers la Belgique que les Allemands ont envahie.
Les étapes jusqu'à la frontière se font parmi des bois, des champs, des villages qu'illustrèrent tant de combats dont le souvenir éclate à notre mémoire. Valmy ! Quel passé glorieux ce nom évoque dans notre esprit. L'âme des volontaires de 92, des héroïques soldats en sabots qui arrêtèrent l'invasion des coalisés, plane sur nous. Debout sur son socle de **Pierre KELLERMANN** nous montre le chemin de la gloire…
Après Valmy, c'est l'Argonne que Dumouriez appelait les Thermopyles de la France. Plus loin, c'est Buzancy avec la statue du général Chanzy devant laquelle le drapeau s'incline ! Sommauthe, où les gens du village nous racontent la bataille d'il y a quarante quatre ans. Ah ! Ils n'ont pas oublié ! Voici Beaumont que l'on doit venger ; plus loin Mouzon et Carignan, proches de Sedan, et bien d'autres encore…

CHAPITRE II

Bataille de Bertrix (22 août 1914)

Enfin, le 20 août, le régiment franchit la frontière et prend les avant-postes à Herbeumont. Pour la première fois on a l'impression que l'Allemand est proche. Un grondement lointain nous avertit que la guerre commence.
Le 22, vers 15 heures, on marche au canon. L'ordre suivant est alors communiqué à la troupe :
« *Aujourd'hui 22 août, à 6 heures du matin, l'armée française prendra l'offensive, elle attaquera l'ennemi partout où elle le rencontrera*. »
La bataille fait rage à notre droite : c'est le 12ème corps qui est engagé. On traverse Bertrix, puis on s'arrête à Assenois. Nous sommes prés des grands bois où l'Allemand est gîté, paraît-il ; les Belges sont anxieux.
Mais que s'est-il passé depuis le matin ! On dit que les régiments qui nous précédaient ont déjà combattu et que notre tour est arrivé.

Les cartouches supplémentaires sont aussitôt distribuées et les bataillons se massent dans de petits bois à l'ouest de la route Bertrix – Offagne. On plante la baïonnette au bout du fusil et l'on attend l'ordre de l'attaque.

Le 1er bataillon est d'abord engagé, mais à peine s'est-il approché de la lisière des bois qu'il est accueilli par une vive fusillade. C'est le moment d'y aller « à la fourchette », suivant l'expression du colonel **HELO**.
La charge est ordonnée. Dans un élan magnifique, les trois bataillons se lancent successivement à l'assaut précédés de leurs chefs.
Mais les Allemands sont tapis dans des trous en avant desquels ils ont tendu des fils de fer que les nôtres ne voient que trop tard. Nous sommes arrêtés par cet obstacle sous un feu meurtrier qui cause de grands ravages dans nos rangs. Malgré des pertes sensibles, trois fois les bataillons reviennent à la charge : trois fois ils échouent.
Le capitaine **BARON DAUTHET** à qui un officier fait remarquer l'inutilité du sacrifice répond « Tant pis, je bourre ! ». Puis, sautant à cheval, il s'élance à nouveau en tête de sa compagnie avec le fol espoir de franchir ainsi la barrière de fil de fer. Une balle au front le couche sur le sol pendant que, non loin de lui, tombent les capitaines **PIDAUT, VIZZAVONA, GENEBRIAS, VIEILLEFOND**, les lieutenants **REGNAULT, ROZIER, GAUD, GENIEYS, DAGRAS** et bien d'autres que l'on ne revit jamais ainsi que de nombreux soldats.
Dés le début de l'action, le commandant **FUSIL** avait été blessé d'une balle à la jambe. Comment dire tous les actes de courage et d'héroïsme accomplis par les hommes ! Ils suivaient leurs chefs par amour pour eux et par haine du boche ; ils les suivaient jusque dans la mort ! La nuit vint, et la retraite aussi hélas !
Les bataillons disloqués, ayant perdu toute cohésion, se dirigèrent sur Herbeumont en traversant la forêt. La rage au cœur, nous conservions quand même l'espoir de nous retrouver en plein champ, face à face avec l'ennemi, pour prendre une revanche éclatante et venger nos morts.
Cette occasion allait se présenter quelques jours plus tard. A Herbeumont, le colonel parvient à regrouper 1500 hommes du régiment. Il organise immédiatement la résistance sur les hauteurs avec l'appui de quelques pièces de canons. Le colonel commandant la Brigade ayant été tué dés le début de la bataille de la veille est remplacé par le colonel, et le commandement du régiment est exercé, à partir de ce moment, par le lieutenant-colonel **BORIUS.**
Le 23 août, à 12 heures, l'ordre nous est donné de quitter Herbeumont et de nous diriger sur Osnes. C'est l'abandon du petit coin de Belgique que nous défendions, mais c'est aussi hélas ! L'abandon d'une partie de notre sol.
On arrive sans encombre à Osnes où on s'installe en cantonnement d'alerte. Le lendemain, le régiment se reconstitue prés du village. Le 1er bataillon est reformé avec trois compagnies seulement par suite des pertes élevées qu'il a subies l'avant-veille.
Ensuite le régiment se porte à Euilly qu'il organise défensivement, pendant que de nombreuses batteries s'installent un peu en arrière de lui pour interdire à l'ennemi le passage de la Chiers. En hâte on creuse des tranchées. La plupart des habitants ont fui devant l'invasion. Quelques vieillards seulement sont restés, ne voulant pas abandonner leur foyer et l'un d'eux dit aux soldats :
« *Je suis trop vieux pour quitter ma maison, et je préfère mourir ici, mais avant je vais vous aider à défendre mon village. Avec ma charrue, je vais creuser des tranchées dans mon champ et lorsqu'ils viendront, les bandits, je prendrais un fusil moi aussi, malgré mes cheveux blancs* ! ».
Ce brave français mit une ardeur juvénile à creuser des sillons que nous approfondîmes, mais deux jours après, nous quittions le village sans avoir eu à tirer un seul coup de fusil. Que devint-il !...
La journée et la nuit s'achèvent dans le calme.
Le 25, à l'aube, la canonnade reprend. On voit les Allemands déboucher des, bois très loin, et tenter de s'infiltrer par les petits ravins qui convergent sur Carignan. Un formidable duel

d'artillerie s'engage, nais dans lequel la supériorité du 75 s'affirme. Tout ce qui sort des bois est pris sous le feu de nos canons qui, de plus, fouillent toutes les dépressions du terrain. Osnes, que nous avons quittés la veille, est pris à partie par notre artillerie qui pilonne sans arrêt ce malheureux village devenu une fourmilière d'Allemands.
Toute la journée la bataille fait rage. Peu de fusillade, mais du canon, encore du canon, et toujours du canon. C'est un massacre de boches !
La fumée dégagée par les projectiles est tell qu'on dirait qu'épais brouillard s'élèvent tout à coup des ravins. Les villages flambent !
Décidément la vengeance commence et les Allemands, surpris par cette résistance alors qu'ils nous croyaient en pleine déroute, hésitent et s'arrêtent. Une compagnie du régiment va faire sauter le pont de Carignan, car malheureusement il va falloir encore battre en retraite malgré le succès de la journée.
Le 26 août, à 1 heure 30, on franchit la Meuse à Mouzon.
A la tombée de la nuit, on s'installe à la cote 314, prés de Raucourt, avec mission de contre-attaquer l'ennemi qui aurait réussi à franchir le fleuve. La nuit se passe sous une pluie battante ; les Allemands ne sont pas venus.
A l'aube, l'ordre est donné d'abandonner la position et de se rendre à Haraucourt.
La fatigue est grande, surtout si l'on ajoute aux veilles l'angoisse de la retraite. Néanmoins le moral n'a pas fléchit.

CHAPITRE III

Bataille d'Angecourt et de Thelonne

On arrive à Haraucourt de fort bonne heure. Nous sommes transis de froid. On distribue rapidement quelques vivres aux hommes et l'on prépare un peu de café. Mais tout à coup : alerte ! Au diable les marmites ! Les 1er et 2ème bataillons reçoivent l'ordre de prolonger à droite le 14ème et de le protéger sur son flanc pendant qu'il prononce une contre-attaque sur Thélonne que les Allemands viennent d'occuper.
Notre but est de harceler l'ennemi pour protéger la retraite de l'armée. Le lieutenant-colonel **BORIUS** prend le commandement des deux bataillons pendant que le 3ème reste en réserve de brigade dans le village. Le 2ème bataillon commence le mouvement et de dirige, suivi du 1er, sur Angecourt d'où ils prennent tous deux la formation de combat. La liaison est établie avec le 14ème et le contact est rapidement pris avec l'ennemi. Le feu est engagé sur tout le front. Nous nous emparons des deux premières lignes de tranchées allemandes.
A ce moment, le 2ème bataillon, malgré le renfort de deux compagnies du 1er, est arrêté devant une crête et un petit boqueteau occupés par de l'infanterie et des mitrailleuses ennemies. L'assaut est donné par trois fois ; chaque fois le bataillon est ramené.
Le lieutenant-colonel envoie demander à l'artillerie de battre la lisière du bois, mais les artilleurs répondent qu'il y aurait autant de danger pour nous que pour les Allemands en raison de la faible distance qui nous sépare de l'ennemi. Ne voulant pas abandonner le terrain conquis, le lieutenant-colonel donne l'ordre au capitaine **DEBELMAS,** commandant le 1er bataillon, d'essayer, avec les deux compagnies qui lui restent, un mouvement enveloppant par la droite.
Il reçoit, en même temps, un renfort d'un bataillon du 88ème (bataillon **VAGINAY**) qu'il envoie pour appuyer l'attaque. Un quatrième assaut est encore tenté, et cette fois la position tombe entre nos mains.
Il est douze heures ; nos mitrailleuses sont mises en batteries et on poursuit, par le feu, l'ennemi qui dévale les pentes dans la direction de Pont Maugis. Les sections de mitrailleuses

Archives familiales

des lieutenants **DECAP** et **CLARISSOU** font d'excellent travail : elles abattent les fuyards par paquets.
L'organisation du terrain conquis est immédiatement entreprise, mais rendue très difficile par un feu violent de mitrailleuses partant par la droite, dans la direction du canal, et par le feu de l'artillerie ennemie. Le commandant **de VILLELUME** est tué de plusieurs balles au moment où, il indiquait au lieutenant-colonel **BORIUS** L'emplacement de mitrailleuses ennemies.
Peu après, le lieutenant-colonel **BORIUS** tombe à son tour grièvement blessé de deux balles ainsi que le commandant **VAGIMAY**, ancien capitaine au 7ème R.I.C. Le capitaine **LAVIGNE** a les deux bras traversés et la poitrine labourée par une balle. Son corps ruisselle de sang. Malgré la souffrance, il ne cesse d'encourager ses hommes. Le lieutenant **DULUC** est tué, les lieutenants **FORT – ALBERT – CALDAIROU et DENILLE** sont blessés.
A ce moment arrive, en renfort, le 3ème bataillon, précédé du drapeau déployé que porte le lieutenant **MECHIN**. Tout le régiment se trouve maintenant engagé. La bataille redouble d'intensité, car l'ennemi envoie sans cesse des troupes pour essayer de prendre pied sur la rive gauche de la Meuse, ce qui pour lui constituerait une position importante.
Au loin, on aperçoit Bazeilles qui regorge d'ennemis. Notre artillerie y frappe sans arrêt et les pertes allemandes s'accumulent. La Meuse charrie des quantités de cadavres boches. Allons la journée est bonne ! Nos pertes sont sensibles, c'est vrai, mais celles de l'ennemi sont énormes et non seulement nous n'avons pas lâché un pousse de terrain, mais encore nous avons jeté à l'eau tous les boches qui avaient franchi la Meuse.
A droite et à gauche, le succès est aussi complet, ce qui permet au général **de LANGLE de CARY**, commandant l'armée, de téléphoner en fin de journées au Général en Chef :
« *Suis vainqueur à fond. Je demande à rester sur mes positions.* »
« Restez 24 heures pour affirmer votre succès, lui répondit le généralissime, mais ensuite battez en retraite. »
C'est dur ! Être vainqueur et reculer quand même !
Nous passons la nuit sur les hauteurs de Raucourt sans être inquiétés par l'ennemi qui, en raison de son échec de la journée, hésite à se porter en avant.
Le lendemain, à 8 heures, le régiment passe en réserve au Sud du village sur une position violemment bombardée par l'artillerie lourde allemande et nous assistons pour la deuxième fois à un nouveau et formidable duel d'artillerie.
A 16 heures, on reprend le mouvement de retraite que protègent des compagnies du 2ème bataillon et la section de mitrailleuses du lieutenant **de CASTELNAU.** Pourquoi reculer encore puisque le succès est à nous ! C'est l'ordre, il faut s'incliner.
Mais cela ne va pas sans une violente protestation du lieutenant **FALGUEIRETTES** qui, les vêtements en lambeaux, un manteau allemand sur les épaules, un casque à pointe au ceinturon et un fusil boche en main, veut arrêter, avec sa poignée de braves, l'avance de l'ennemi.

CHAPITRE IV

Retraite

A partir de ce moment commence la longue et douloureuse retraite. Raucourt, Angecourt ont marqué, pour le régiment, les derniers combats de notre première rencontre avec l'Allemand exécré. A part quelques escarmouches de peu d'importance, la marche vers le Sud s'accomplit sans incidents, par étapes journalières de 30 à 40 kilomètres.
Le 28 au soir nous sommes à Arthez-le-Vivier.

Le 29, au Chesne, que l'on abandonne le 30 pour bivouaquer à Chufilly.
Un temps d'arrêt et la retraite inexorable continue. Dans la nuit du 1er au 2 septembre, on passe Semide où un court engagement a lieu avec l'avant-garde prussienne. Maintenant la retraite s'accélère. On marche nuit et jour, presque sans arrêt. Le repos n'est plus permis ; le sort de la France en dépend !
Malgré la fatigue des marches forcées, des nuits sans sommeil, de la faim, de la soif, pas une plainte ne s'échappe de notre bouche, pas un traînard ne reste en chemin. Chacun connaît son devoir et mieux vaut mourir sur place de fatigues et de privations que de tomber aux mains de l'ennemi. Nous traversons la Champagne pouilleuse où l'eau fait totalement défaut. Une chaleur torride nous brûle le visage et irrite la gorge. Qu'importe, il faut marcher quand même, car la vengeance est proche, dit-on.
D'interminables convois d'émigrés encombrent les colonnes. Des vieillards, des femmes, des enfants ont quitté en hâte le pays natal, la petite patrie, et les voilà qui s'e vont au hasard de la destinée, dans l'intérieur du pays pour ne pas subir le joug allemand. Une charrette pleine de harde, de paillasses, de meubles, d'objets inutiles, entassés pêle-mêle par des mains fiévreuses que guidait un cerveau affolé passe prés de nous. Sur le fait de cet échafaudage deux vieillards sont étendus. Derrière marchent les jeunes : la mère, portant un nourrisson sur ses bras, puis trois petits bambins qui crient : « Maman ! « du pain ! Maman ! J'ai soif ! »
Ceux d'entre nous qui ont entendu cet appel déchirant de l'enfant se précipitent et donnent le petit morceau de pain et le peu d'eau qu'ils conservaient si précieusement.
Oh triste vision ! Pourquoi ajouter cet affreux spectacle aux angoisses de la retraite !
Un « Taube », reconnaissable à sa forme d'aigle, survole la route qu'encombre le flot humain.
Que va-t-il faire ?
Mais tout à coup apparaît au-dessus de lui un avion aux cocardes tricolores. Trois coups de carabine et le vautour à croix noires s'écrase sur le sol. Le 3 septembre nous bivouaquons à Vesigneul-sur-Marne.
Le 4, nous voilà à Sompuis. Et toujours avec nous l'interminable convoi des charrettes, des vieillards, des femmes et des enfants !...
Les villages se vident après notre passage et leurs populations s'accrochent désespérément à nous. Le 5, à minuit, on arrive à Brebant et Corbeil où nous espérons goûter un peu de repos, mais à 3 heures du matin, alerte ! Allons il faut repartir. La route du Sud est là devant nous. Mais est-ce une illusion ! Il semble que nous prenons le chemin du Nord…
Que se passe-t-il ?
On marche quelques kilomètres, puis on s'arrête dans un champ, les bataillons en colonne double. A ce moment, le commandant **LABOURDETTE** réunit les officiers et leur lit l'ordre suivant qu'il vient de recevoir et que l'on communique immédiatement aux hommes :

Officiers, Sous-officiers, Soldats :

Au moment où va s'engager une bataille
dont dépend le salut de la Patrie
personne ne doit plus regarder en arrière.
Une troupe qui ne peut plus avancer
doit se faire tuer sur place
plutôt que de reculer.

Le Généralissime : *J. JOFFRE.*

Enfin la retraite est finie.
Le moment est venu de vaincre ou de mourir. Officiers et soldats font le serment de ne pas lâcher pied et de faire payer cher à l'ennemi les horreurs auxquelles ils viennent d'assister.
La bataille de la Marne va commencer.

CHAPITRE V

Bataille et victoire de la Marne

Après une heure de repos, le régiment se porte à la cote 201 qu'il a pour mission de défendre jusqu'à la mort. Les avant-postes de combat sont pris et on attend le choc. La soirée et la nuit sont marquées seulement par quelques coups de fusil, indices de la prise de combat avec les éclaireurs ennemis.

Le 7 septembre, à 5 heures, la bataille d'artillerie commence. Les Allemands suivant leur tactique habituelle pilonnent à coups d'obus nos positions avant d'y lancer leur infanterie. Malgré des déplacements latéraux et une judicieuse utilisation du terrain, de nombreux soldats sont blessés par ce bombardement qui continue avec des alternatives de vitesse et de lenteur jusqu'à 11 h 30. Notre artillerie riposte énergiquement. On souffre aussi beaucoup de la soif et du manque de vivres.

Dans l'après-midi le feu de l'artillerie ennemie se ralentit puis cesse totalement à la nuit. Cette trêve est aussitôt mise à profit pour creuser des tranchées que l'on tiendra à outrance malgré la grande supériorité numérique de l'infanterie et de l'artillerie allemandes.

La confiance est grande, car pour la première fois, nous couchons sur nos positions. Le temps est superbe. Pendant la nuit, les voitures de ravitaillement viennent sur le champ de bataille. On distribue un peu de pain et de viande de conserve ; 300 litres d'eau sont répartis dans le régiment : c'est peu pour 1500 hommes !

Le 8, à 5 heures, la bataille reprend. D'abord un tir extrêmement violent d'artillerie sur la cote 201, puis au loin, on voit apparaître l'infanterie ennemie qui se déploie et répond à notre feu. Un soleil éclatant préside la fête. Est-ce le soleil d'Austerlitz ?

Une batterie de 75 vient de mettre en position tout prés de nous et commence son œuvre de mort : Elle tire à mitraille. L'infanterie allemande semble hésiter. Elle trouve en effet une résistance à laquelle elle n'était pas habituée depuis quelques jours. Le combat se stabilise ainsi devant notre front ; il devient plus vif encore à notre droite et à notre gauche. Mais là comme ici l'ennemi se heurte à la même volonté tenace de ne pas lâcher prise :

« *Se faire tuer sur place plutôt que de reculer* ! »

Ces paroles de notre Grand Chef reviennent comme un leitmotiv aux lèvres de tous.

A 10 heures, la batterie de 75 qui, depuis le matin, crache sans arrêt, cesse son tir… faute de munitions. Les artilleurs prennent leur mousqueton et font le coup de feu avec les fantassins.

« *Tenez jusqu'au bout, la victoire est à nous* ! » nous dit-on.

A 10 h 50, un caisson de ravitaillement étant arrivé, la batterie reprend son tir. Le combat s'anime, mais les fantassins ennemis ne paraissent toujours pas désireux de se lancer à l'assaut. On se fusille encore à distance. Un obus allemand percute contre un arbre, prés du commandant du régiment, et un gros éclat arrache le bras du lieutenant **de CASTELNAU**, adjoint au chef de corps, puis ricoche et emporte la tête d'un sergent, agent de liaison. On emporte le lieutenant à la ferme des Grandes Perthes où il meurt presque aussitôt en disant à un de ses ami : « *Va dire au commandant que mon plus grand regret est de n'avoir pu rester jusqu'au bout pour voire la victoire* ! »

Nos pertes sont élevées. A 12 heures, le régiment reçoit l'ordre de se rendre à la ferme Montorlor pour se reconstituer avec un renfort de 500 hommes qui viennent d'arriver.

Le mouvement de repli s'exécute en bon ordre sous la protection d'éléments du 207ème R.I. qui prennent notre place. Dans cette opération, le capitaine **CASTAING** et le lieutenant **HUFTIER** sont tués. Ce dernier, prêtre avant la guerre, était resté sur le champ de bataille après le départ de sa compagnie pour donner les secours de la religion à un mourant quand un éclat d'obus le frappa à la tête.

Le capitaine **CASTAING** fut tué en s'assurant que tous ses blessés avaient été relevés et son corps fut retrouvé trois jours après, par son propre frère, l'abbé **CASTAING**, aumônier de la Division.
A 16 heures, le renfort ayant été incorporé, le régiment tout entier retourne dans la bataille. La nuit apporte le silence. Sur notre front, l'ennemi n'a pas gagné un pouce de terrain.
Le lendemain, le régiment réoccupe la Cote 201, que les Allemands continuent de cribler de projectiles. Les capitaines **LACADE** et **DEBELMAS** sont blessés ainsi que les lieutenants **ROUVIERE, LAFFONT, CARNET** et **DELFOUR**. Les hommes font preuve du plus grand courage et d'une endurance surhumaine. On voudrait les citer tous, mais, hélas !...
Combien de héros obscurs ont donné leur vie pour la Patrie et que le destin à laissés dans l'ombre ! « *Entre les plus beaux noms leur nom est le plus beau…* »
Le soir nous bivouaquons à la Ferme des Grandes Perthes, où l'on incorpore un nouveau renfort de 800 hommes.
Le 10 septembre, on réorganise les bataillons. Fautes de cadres, ceux-ci restent à trois compagnies. Le 1er bataillon est commandé par le lieutenant **FALGUEIRETTES**, les 2ème et 3ème par le capitaine **LAURRIN** et **JAUBERT**. Les Allemands ont fait avancer leur artillerie lourde et l'éclatement des gros projectiles résonne terriblement dans les vallons.
La nuit se passe au bivouac, dans un bois, en réserve, à 600 mètres au sud de la Ferme de la Certine.

CHAPITRE VI

La poursuite

Le 11, à 5 heures du matin, tout le monde est sur pied. Le bruit court avec persistance que les Allemands sont battus et que profitant de la nuit, ils ont commencé leur mouvement de retraite. Cette rumeur semble se confirmer par le silence anormal qui règne sur le champ de bataille.
Enfin, la nouvelle est rendue officielle par un ordre que reçoit le régiment de se lancer à la poursuite de l'ennemi dans la direction de la Cense de Blanzy. Il faut avoir vécu cette heure là pour en connaître véritablement toute la portée. Dans le bivouac, c'est un délire ! Ont s'embrasse, on pleure, on rit, on chante…
Le sac paraît plus léger sur les épaules lorsqu'on se met en marche. Pour la première fois, nous traversons le champ de bataille dans toute son étendue et ce n'est pas là le spectacle le moins réconfortant de ces cinq jours de combats. Fantassins et artilleurs voient leur œuvre !
Les petits bois de sapins sont remplis de cadavres allemands fauchés par les balles et par nos 75. Ici ce sont des sections entières encore alignées comme à la manœuvre et qu'un obus français a clouées sur place. Plus loin, au pied d'un poteau télégraphique, dix corps allemands sont entassés. On dirait une grappe qu'on aurait laissé tomber après en avoir coupé la queue. Le poteau décapité par un obus donne l'explication de cet amas sanglant.
Dans la précipitation de leur retraite, les Allemands ont abandonné un grand nombre de leurs blessés : toutes les granges en sont pleines, mais il est bon de se méfier, car certains d'entre eux ont conservé leurs armes et n'hésitent pas à nous tirer dans le dos après nous avoir demandé à boire.
Nous avançons toujours. Maintenant la désolation commence ! Les villages sont en feu.
Pour manifester leur désespoir de n'avoir pu atteindre Paris, ces dignes fils d'Attila accumulent les ruines derrière eux. Tout ce qui n'a pas été brûlé a été pillé, saccagé, souillé. Les Allemands fuient en trois colonnes : l'artillerie sur la route, l'infanterie et la cavalerie à travers champs. Leurs pistes sont jalonnées par des milliers de bouteilles vides. Ces soudards n'ont pas voulu quitter la Champagne sans goûter à l'ivresse que procure son vin, puisque

maintenant ils doivent faire leur deuil de cette province qu'ils convoitaient. Mais dans leur beuverie ils n'ont pas connu la mesure : ils ont bu « *Kolossalement* » !
Ensuite ils se sont acharnés sur tout ce qui représente la vie d'un peuple civilisé, et les ordures qu'ils ont laissés, le mépris qu'ils ont professé pour leurs blessés et les cadavres de leurs compagnons d'armes, tout cela porte l'emprunte nette, caractéristique de la « *Kultur* » allemande, c'est-à-dire la négation de toute civilisation.
La nuit tombe ! Nous arrivons à Pringy, sous une pluie battante, à la lueur sinistre des maisons embrasées.
Ca sent la chair roussie ! Ce sont probablement des blessés allemands que leurs « *Kamarades* » ont ainsi guéris… Hélas ! Ce sont peut être des vieillards français… Oh ! Les bandits qui ont osé cela !
Après quelques heures de repos, nous repartons par Songy, Saint-Martin, Francheville, Dampierre et Moivre. Nous doublons les étapes, car enfin il faut rattraper les boches. La fatigue ne compte plus.
Le 13 septembre, nous traversons Somme-Tourbe, complètement brûlé et Wargemoulin en flammes. Nous cantonnons à Minaucourt, que les Germains n'ont pas eu le temps d'incendier. La pluie tombe à flots !
Les avant-postes sont pris et deux compagnies sont envoyées à la Ferme Beauséjour où elles se heurtent à un bataillon ennemi. Une vive fusillade s'engage, mais en raison de l'heure tardive et de l'extrême fatigue des hommes, le combat n'est pas poussé plus à fond. Le lendemain, la bataille reprend sur tout le front Mesnil les Hurlus, Ferme Beauséjour. Notre artillerie nous soutient faiblement faute de munitions. Par contre, l'artillerie ennemie arrose de projectiles les crêtes que nous occupons, ainsi que les ravins où se tiennent les réserves du régiment ? La Ferme Beauséjour est prise, mais c'est le seul gain de la journée.
Le commandant **LABOURDETTE** est grièvement blessé par une balle qui lui brise l'épaule. Le commandement du régiment passe entre les mains du capitaine **LAURRIN.**

CHAPITRE VII

Bataille de Beauséjour et d'Argonne

A partir de ce moment va commencer la guerre de tranchées qui durera plusieurs années.
L'histoire nous dira pourquoi, après la belle victoire de la Marne, l'Armée Française ne put jeter l'ennemi hors des frontières et par quel concours de circonstances, prévues ou imprévues, les Allemands ont réussi à stabiliser le front de bataille sur notre sol.
En raison des pertes élevées subies la veille, le régiment passe en réserve à Minaucourt et commencent immédiatement à creuser des tranchées et boyaux. Jusqu'au 21 septembre, l'activité de combat reste faible. Dans la nuit du 21 au 22, on relève en première ligne le 9ème R.I. : 1er bataillon à gauche, le 2ème au centre, le 3ème à droite. Le 24, le commandement du régiment est pris par le lieutenant-colonel **PERIER d'HAUTERIVE**.
Le 26, à l'aube, une fusillade nourrie s'engage sur notre front et sur les secteurs voisins. Les Allemands essaient une première attaque qui est repoussée sur toute la ligne. Une demi-heure plus tard, ils reviennent à la charge en force considérable et parviennent à refouler notre gauche, malgré la résistance opiniâtre de nos hommes qui n'abandonnent la ligne que sur l'ordre de leurs chefs.
Une menace de débordement se dessine aussitôt de ce côté. Mais le commandant **LAURRIN** (promu à ce grade depuis quelques jours) a vu le danger. Aidé du capitaine **CLARISSOU**, il rallie une centaine d'hommes et parvient à faire mettre en batterie une mitrailleuse qui prend de flanc l'attaque de tout un bataillon allemand lancé dans la trouée.

Surpris, l'ennemi s'arrête, oscille et, finalement, s'enfuit dans le plus grand désordre vers ses lignes. A ce moment, il tombe sous le feu des deux autres bataillons qui, malgré le fléchissement du 1er, n'ont pas cédé. Les gros paquets de fuyards sont fauchés par les mitrailleuses, et les isolés sont tirés comme des lapins. Bien peu réussissent à réintégrer leurs trous.

Quelques uns cherchent un refuge illusoire derrière des gerbes de blé, ce qui procure à nos meilleurs tireurs une excellente occasion de montrer leur adresse. Le sol est jonché de cadavres boches.

De notre côté, nous avons pas mal de blessés, dont le lieutenant-colonel **PERIER d'HAUTERIVE**, atteint d'une balle au bras. Malgré tout la journée est bonne car les Allemands viennent de subir un sanglant échec. Après cette affaire, le 7ème R.I., sous le commandement du chef de bataillon **LAURRIN**, est mis en réserve pour se reconstituer.

Le 28, le lieutenant-colonel **DIZOT** en prend le commandement.

Dans la nuit du 1er au 2 octobre, le régiment relève le 21ème R.I. dans les tranchées au nord de Somme-Suippes. Il y reste jusqu'au 15 sans qu'aucun combat important ait marqué cette courte période, puis il retourne à Wargemoulin où le rejoint le lieutenant-colonel **BORIUS**, à peine guéri de ses blessures.

Le colonel **HELO** est nommé général commandant la 65ème Brigade.

Jusqu'au 6 décembre, le 7ème R.I. reste dans la région Beauséjour – Mesnil-les-Hurlus et alterne avec le 9ème R.I. pour l'occupation de la ligne de combat. La pluie qui ne cesse de tomber entrave fortement les travaux d'organisation défensifs qui se limitent d'ailleurs au creusement de tranchées et de boyaux et à la pose de fils de fer en avant de la première ligne.

Les matériaux manquent pour créer des abris à l'épreuve des projectiles lourds. D'autre part, se cacher sous terre est contraire au tempérament français. On espère malgré tout que cette immobilisation ne durera pas longtemps, que la guerre de mouvement ne saurait tarder à reprendre ; aussi, partant de ce principe, les tranchées sont occupées dans toute leur longueur nuit et jour, ce qui fatigue beaucoup les hommes.

Le 6 décembre, le régiment revient en réserve. Il reçoit l'ordre de se tenir prêt à être embarqué le lendemain en camions auto. Naturellement, les nouvelles les plus extraordinaires circulent comme toujours en pareil cas, lorsque personne ne sait rien mais croit savoir. Cependant la note dominante est que cette relève correspond à une reprise d'offensive et la joie est générale. Et puis, il y a le voyage en camions autos, ce qui est une nouveauté pour tout le monde.

Une promenade en « automobiles » de tout un régiment ! Voilà qui dépasse les conceptions d'un grand nombre d'hommes qui ne pouvaient s'imaginer qu'un fantassin puisse se déplacer autrement qu'à pied, avec « l'as de carreau » sur le dos. Bref ! Le lendemain à midi, le régiment se trouve échelonné sur la route Suippes – Sainte-Menehould devant une file interminable de gros camions dans lesquels on embarque.

Ah ! Ce voyage il fut court, mais il n'eut rien d'agréable. Il pleuvait. Mais de cela les hommes s'en souciaient peu. Couverts de boue de la tête aux pieds, très inconfortablement « parqués » dans ces énormes voitures qui se dandinaient à tous les cahots et les projetés les uns contre les autres, ils n'avaient qu'une pensée : jouir des quelques heures qui pour eux représentaient la paix et la civilisation, car on traverse des villages intacts dans lesquels on vit, ce qui était inconnu pour nous depuis longtemps : des civils… !

Des femmes sur le seuil de leur porte nous suivaient d'un regard angoissé, car elles étaient habituées à ces passages de troupe et elles savaient ce que nous ignorions :

C'est que nous allions en Argonne où la bataille faisait rage dans la boue et dans l'eau.

Mais bah ! Nous en avions vu d'autres. Ces hommes boueux qui passaient n'étaient-ils pas les poilus de la Marne. A 10 heures, on débarque à Chaudefontaine et le lendemain matin une étape nous porte à Vienne le Château.

Le 2ème bataillon est aussitôt envoyé à la Harazée où il arrive juste à point pour repousser une attaque allemande.
Le régiment reste en Argonne jusqu'au 14 décembre et la belle conduite du 2ème bataillon (seul engagé), sous le commandement du chef de bataillon **CHAILLOT**, lui vaut les lettres élogieuses suivantes adressée par le colonel commandant le 51ème R.I. au lieutenant-colonel commandant le 7ème R.I.

13 décembre 1914

Du 8 au 13 décembre, le 2ème bataillon du 7ème R.I. a été appelé à soutenir le 51ème R.I. chargé de la défense du secteur Nord du bois de la Gruerie.
En raison de la faiblesse des effectifs du 3ème bataillon du 51ème R.I., la 6ème compagnie du 7ème R.I. a dû être placée en première ligne, au saillant Est du secteur.
Ce saillant était périlleux et difficile à tenir. La 6ème compagnie, sous les ordres de son chef, l'a occupé avec intelligence, résistant très bravement aux différentes attaques de l'ennemi. Elle a fait preuve pendant ces journées, de discipline, de bon esprit, de calme. C'est une unité sur laquelle on peut compter.
Je vous serais obligé de vouloir bien adresser aux officiers et aux soldats de cette compagnie toutes mes félicitations.
G. BRION.

Devant la 8ème compagnie du 51ème R.I., le chef de bataillon a fait éclater une mine et s'est servi de l'entonnoir pour amorcer une nouvelle tranchée en avant de notre ligne.
Dans cette attaque, la section du 51ème R.I. a été très brillamment aidée par une escouade de la 5ème compagnie du 7ème R.I. qui était en réserve de compagnie.
Les hommes du 7ème R.I. se sont bravement comportés ; le chef de bataillon me dit toute sa satisfaction de l'aide qu'ils lui ont donnée. Je suis très heureux de vous en faire part et de vous dire que les hommes de l a 5ème compagnie, à gauche, se sont aussi bravement conduits que ceux de la 6ème compagnie de droite.

G. BRION.

Le 16 décembre, le régiment revient à Chaudefontaine et de là se rend à Sainte-Ménéhould où il s'embarque à destination de Somme-Tourbe pour rejoindre son ancien secteur de Champagne.

CHAPITRE VIII

Offensive de Champagne (Hiver 1914 – 1915)

Notre retour précipité de l'Argonne avait pour but de nous faire participer à l'offensive que le 17ème Corps d'Armée devait prendre en Champagne. Le 7ème R.I. ne chômait pas.
L'ordre général de l'attaque est communiqué à tout le monde. Il est accueilli avec enthousiasme. Les premiers combats sont livrés par les autres régiments de la division. Le 7ème R.I. est en réserve.
Le 23 décembre, le 1er bataillon, sous les ordres du commandant **LAURIN**, reçoit l'ordre de s'emparer, avec un bataillon du 20ème R.I., des « Tranchées Brunes » qui forment un saillant dans notre ligne. L'attaque est menée avec la plus grande vigueur.

Ancestramil

Après une préparation d'artillerie, le bataillon se lance à l'assaut, son chef en tête. Les tranchées ennemies sont conquises, mais le succès nous coûte cher. Des mitrailleuses que notre artillerie n'avait pas détruites ont ouvert un feu d'enfilade sur nos hommes au début d'attaque.
Le capitaine **CLARISSOU** et le lieutenant **ROUQUET** sont blessés. Les lieutenants **VALETTE** et **LAPAMME** sont tués. Deux cents hommes sont hors de combat, mais parmi lesquels beaucoup de blessés.
Le terrain conquis est immédiatement mis en état de défense. Deux fortes contre-attaques ennemies sont repoussées, malgré le faible effectif du bataillon. Le lieutenant **PIQUEMAL** abat d'un coup de revolver un officier allemand qui le sommait de se rendre. Ne pouvant reconquérir les tranchées perdues, l'ennemi les bombardes violemment et, pour la première fois, nous voyons apparaître cet engin nouveau appelé « *Minenwerfer* » (lance mines).
Le soir, une nouvelle contre-attaque est encore repoussée à coups de fusil. La nuit est plus calme. Nos hommes en profitent pour achever l'organisation de la tranchée et compter les prises. Outre un nombre assez élevé de prisonniers, le 1er bataillon s'est emparé de mitrailleuses, de fusils et d'un minenwerfer de gros calibres, ainsi que des provisions de toutes sortes (saucisses, pâtés, fruits, cigares, etc.…). Les boches s'apprêtaient à fêter joyeusement Noël mais quelqu'un troubla la fête… !
A la suite de ce brillant fait d'armes, le 1er bataillon, en entier, est cité à l'Ordre de l'Armée ; le commandant **LAURIN** et le capitaine **CLARISSOU** reçoivent la croix de la Légion d'Honneur.
Le 30 décembre, les trois bataillons du 7ème R.I. attaquent les « *Tranchées Grises* » et s'en emparent en partie, mais la bataille qui dure depuis plusieurs jours a permis aux Allemands de renforcer leur artillerie, et les combats deviennent alors plus acharnés. Nous progressons lentement au prix de grands sacrifices. Les attaques se succèdent jour et nuit presque sans interruption. On ne connaît plus le repos.
Le 6 janvier, le général **HELO** fait paraître cet ordre du jour :

Le Général de Division prévient qu'il n'y a plus que quelques journées d'efforts à produire. Dés que l'opération en cours sera terminée, il demandera pour les troupes de la division un repos bien mérité.
*Le Général **HELO**, qui connaît l'esprit de sacrifice et les brillantes qualités de la 65ème Brigade, est certain que l'effort demandé sera donné sans compter et que les troupes sous ses ordres feront plus que leur devoir.*

Signé : **HELO.**

Ce repos nous ne devions le prendre que trois semaines après. La fatigue est grande ! Les bataillons se succèdent sur la ligne de feu et l'on voit des compagnies commandées par des sous-lieutenants de 19 ans, tous les autres officiers ayant été mis hors de combat. C'est une guerre d'usure dans laquelle le terrain est arraché par petits morceaux.
Enfin, le 21 janvier, le régiment est envoyé au repos à Bussy le Château où il y reste jusqu'au 29. Quelques renforts arrivent et, le 30, nous retournons dans la bataille.
Le 1er février, le 1er bataillon attaque le Bois Rectangulaire au Nord-Ouest de Perthes les Hurlus. La position avancée, tenue par la 1ère compagnie, est devenue très périlleuse. La 4ème compagnie demande à l'occuper, mais la 1ère refuse de la céder. C'est un assaut de gloire !
Le 16 on attaque les bois au nord de Perthes ; le 17, nous sommes au-delà du Bois Rectangulaire. Les assauts se multiplient.
Après trois semaines de ces durs combats, le régiment est relevé et passe en réserve dans les bois de la Ferme Piémont où il ne reste que quelques jours dans la boue.

Au moment du départ. Il tombe en disant au sous-lieutenant **VINCENT**, un jeune qui recevait le baptême du feu : « Va, mon petit, et fais ton devoir. »
Les autres commandants de compagnie (capitaine **THINUS** et **de ROMANET**) sont tués dés le départ, en tête de leurs hommes. Ceux-ci n'ont plus qu'une idée : Vengez leurs chefs !
La tranchée est conquise de haute lutte et les boches massacrés. Des prisonniers sont parqués dans un coin. Leur frayeur est telle qu'un seul de nos hommes suffit pour les garder.
Une contre-attaque lancée immédiatement par l'ennemi donne lieu à des combats épiques. L'adjudant **BOUSQUET**, sommé de se rendre par un officier boche, lui brûle la cervelle, puis s'emparant d'un fusil, abat coup sur coup 6 Allemands qui s'avancent dans un boyau. Prés de lui, le soldat **DEYMA** reçoit d'un autre officier allemand un coup de sabre qui lui coupe un doigt. **DEYMA** enfonce sa baïonnette jusqu'à la garde dans le ventre du boche et en étrangle un autre qui venait au secours du premier.
La contre-attaque est repoussée, deux mitrailleuses allemandes sont envoyées à l'arrière et l'une d'elles remise à la salle d'honneur du régiment. **BOUSQUET** et **DEYMA** reçoivent la Médaille Militaire sur le champ de bataille ; le lieutenant **GENSAC** et le sous-lieutenant **VINCENT** sont nommés Chevaliers de la Légion d'Honneur.
Le succès est complété par les 2ème et 3ème bataillons qui, engagés peu après, s'emparent des dernières tranchées constituant l'ouvrage S.K. Le lieutenant **POPA** se distingue tout particulièrement et reçoit la Légion d'Honneur.
Du 11 au 23 mars, le régiment occupe le secteur au nord de Mesnil les Hurlus où nos tranchées ne sont séparées de celles des Allemands que par quelques mètres, ce qui empêche les artilleries adverses de tirer sur les premières lignes. On se fusille à bout portant.
Le 23, le 7ème R.I. est relevé définitivement et envoyé au repos à Bussy le Château en attendant une nouvelle destination. L'offensive de Champagne est terminée pour nous. Depuis la bataille de la Marne, le 7e s'est battu presque sans arrêt, allant partout où il y avait des coups à donner et à recevoir : en Argonne, à Beauséjour, à Perthes, à Mesnil. Partout où il a frappé, l'Allemand a reculé.

CHAPITRE IX

Offensive d'Artois (Mai – Juin 1915)

Après un mois passé à l'arrière dans des cantonnements au Sud de Verdun, puis dans la Somme, le 7ème R.I. est désigné pour prendre part à l'offensive d'Artois.
Le 30 avril, il cantonne dans les faubourgs d'Arras et le lendemain il occupe le secteur de Roclincourt. En 1ère ligne sont le 1er et 2e bataillons ; le 3e reste en réserve à Anzin. L'attaque est fixée au 9 et les préparatifs en sont menés rapidement.
Nous aurons un glacis de 400 mètres à franchir pour atteindre la première tranchée allemande. En arrière de laquelle s'élève le village de Thélus, dominant nos positions. La préparation d'artillerie est courte. Les brèches dans les réseaux ennemis sont assez rares, mais tant pis, nous irons quand même.
A l'heure dite, les compagnies se lancent à l'assaut en deux vagues. A peine la première est-elle sortie des tranchées que de nombreuses mitrailleuses allemandes font un barrage de balles dans lequel nos hommes entrent tête baisée. Beaucoup tombent ! Les autres continuent leur marche en avant, malgré la violence du feu des mitrailleuses et des canons ennemis.
Hélas, tant d'héroïsme ne devait pas être récompensé ! Après un parcours de 300 mètres, l'attaque se disjoint. Un mouvement de reflux se produit pendant que quelques hommes encore plus braves que les braves vont se jeter sur les fils de fer ennemis, d'où ils ne devaient plus se relever. C'est ainsi que moururent les lieutenants **DANO, RIEFF** et **LAPEDAGNE**, celui-ci âgé de 19 ans, ainsi que deux des héros de S.K. : le sous-lieutenant **VINCENT**, et

l'adjudant **BOUSQUET.** L'assaut nous coûtait 300 hommes tués où blessés. Mais ailleurs l'attaque progressait ; nous ne pouvions en rester là. On fait venir le 3ème bataillon pour reprendre l'attaque.
A 16 heures, le colonel se porte dans les tranchées de 1ère ligne ; les montres sont réglées et, à l'heure fixée, le 3ème bataillon, suivi des survivants du 1er et 2ème bataillons, se lancent dans la fournaise, la baïonnette haute, les chefs en avant. Mais le même tir meurtrier part des lignes ennemies et l'attaque est de nouveau fauchée. Cependant, le corps qui attaque à notre gauche progresse sensiblement. Il faut, coûte que coûte, faire tomber la résistance de l'ennemi devant notre front : voilà l'ordre. L'attaque sera donc reprise dés demain.
Le 10 mai, à 13 heures, après une nouvelle préparation d'artillerie, le 3ème bataillon tente un troisième assaut. Il est encore ramené par le feu des mitrailleuses que notre artillerie n'a pu détruire.
Le 11, avec un acharnement et une opiniâtreté qui en font le plus grand éloge, les 2ème et 3ème bataillons exécutent trois nouvelles attaques sans plus de succès. La compagnie **LACADE** est soumise, dans le boyau Abd-el-Kader, à un violent tir d'artillerie allemande et perd ainsi le tiers de son effectif.
Le 12, les bataillons se reconstituent sur place et la nuit suivante, le 3ème est relevé sur la position de combat par le 1er qui avait été envoyé au repos à Duisans après la deuxième attaque. Les pionniers du régiment, aidés de travailleurs fournis par les bataillons, creusent pendant la nuit, une parallèle de départ pour une nouvelle attaque, à 250 mètres en avant de notre première ligne. Ils sont protégés dans cette opération par des détachements placés en avant d'eux et sur leurs flancs.
Cette parallèle est occupée dans la nuit du 14 au 15, et ce jour là, à 15 h 10, le 1er bataillon repart encore à l'assaut. C'est toujours en vain ! Les mitrailleuses ennemies flanquent le glacis nu comme la main et interdisent toute progression. Ceux de nos hommes qui n'ont pas été atteints par les projectiles se couchent dans des trous d'obus et rentrent à la nuit.
Le 22, avant le jour, le 7ème R.I. est relevé par le 2ème R.I. Il se rend à Berneville, où le rejoint un renfort de 450 hommes.
Du 27 mai au 3 juin, le régiment occupe les tranchées dans le secteur Est d'Arras. Aucune attaque ne se produit ni d'un côté ni de l'autre, mais l'activité des deux artilleries est très grande et nous perdons du monde. Nous revenons à Berneville jusqu'au 15, puis nous passons en réserve d'attaque à Arras le 16, sans avoir à donner.
Huit jours après, nous prenons le Secteur Est de Ronville (Faubourg d'Arras). Aucune activité de combat ici, les tranchées adverses, sont distantes d'environ 600 mètres.
Le 3 juillet, le régiment est définitivement relevé. Il entre à ce moment dans la composition d'une nouvelle division (la 131e) et est envoyé au repos à 40 kilomètres en arrière du front, dans la région d'Amiens, où il reste jusqu'au 30 juillet. De là, il est transporté par voie ferrée en Argonne.

CHAPITRE X

Argonne (Août 1915 – Mai 1916)

Ceux d'entre nous, et ils sont nombreux maintenant hélas ! Qui ont connu l'Argonne, en décembre 1914, ne peuvent prononcer ce nom sans un certain frisson. D'abord à causse des camarades qui dorment là-bas de leur dernier sommeil, à cause de la boue. Car la boue de l'Argonne est aussi légendaire que celle de la Woêvre. Mais puisque nous sommes en été peut-être n'aurons nous pas trop à en souffrir.
Malgré tout, le cœur est aussi vaillant, et le devoir nous appelant de nouveau dans la bataille, on y va.

Les bataillons relèvent successivement, du 8 au 10 août, des bataillons du 154ème R.I., dans les secteurs de Marie-Thérèse, de Saint-Hubert et de Fontaines aux Charmes. Quels jolis noms pour des bois dans lesquels on s'entretue depuis prêt d'un an.

La deuxième relève est encore en cours d'une attaque qu'une attaque allemande se produit sur notre gauche. On ne se bat plus guère à coups de fusils maintenant. Depuis plusieurs mois, les machines infernales ont pris la supériorité dans la guerre de tranchées. On se lance des tonnes d'explosifs à courte distance, on fait des barrages à la grenade, puis on s'aborde au couteau.

C'est de cette façon que nous rejetons les Allemands d'un élément de tranchée où ils avaient réussi à pénétrer. Mais le contact reste immédiat. Certains boyaux sont même commun aux deux partis ; la démarcation en est seulement faite par un mur de sacs à terre de chaque côté duquel on s'épie pour frapper jusqu'à ce que l'un des occupants cède. Alors vite, le mur est reporté un peu plus loin. C'est ainsi que l'on progresse, tantôt d'un mètre, tantôt de dix, pour quelquefois revenir à son point de départ.

Il faut être doué d'un courage extraordinaire pour garder un de ces postes. Combien de fois avons-nous entendu des poilus dire à leurs camarades que le sort appelait pour la « faction » : « *Non, pas toi, tu as des enfants, reste ! Moi j'y vais !* » Et ceux-là ne revenaient pas toujours…

Ah l'Argonne n'a pas changé ! Telle nous la vîmes en décembre dernier, telle nous la revoyons maintenant malgré l'été. Il pleut. Les boyaux et les tranchées sont transformés en ruisseaux de boue dans lesquels on enfonce jusqu'à la cheville et même souvent davantage.

La première nuit se passe dans une agitation extrême. Il fait si noir qu'on n'y voit pas à deux pas. Avec les projectiles qui éclatent de tous côtés, on ne sait plus facilement si l'ennemi est en avant ou en arrière, à droite ou à gauche.

Enfin le jour apparaît. Il apporte le calme, car les adversaires sont épuisés. De part et d'autre de la barricade, cette trêve est mise à profit pour se reposer un peu et lutter contre la boue. Nos abris sont de véritables aquariums, avec 40 à 50 centimètres d'eau ; on surélève les couchettes et on dort quand même. Mais quand sous la nappe d'eau des coups sourds ! Ce sont les boches qui creusent une galerie pour nous faire sauter.

Tous les moyens sont donc employés ici : la mine. Les torpilles, le couteau, les liquides enflammés et les gaz asphyxiants. On est sûr ni de la solidité du sol, ni de la pureté de l'air que l'on respire. L'esprit est tendu à craquer. Les boches ont déshonoré la guerre ! Ils ont saboté la nature !

Le 12, vers midi, la bataille reprend. D'abord timidement ; un petit minen, suivi, dix minutes après, d'un second, puis d'un troisième ! Au début on n'y attache pas d'importance, mais peu à peu on s'énerve, on riposte à deux pour un, puis l'artillerie entre en jeu et finalement la danse bat son plein. L'ennemi attaque une première fois dans la nuit ; il est repoussé. Le temps de se regrouper et une nouvelle attaque se déclanche : même insuccès ! Le bruit dans la forêt est effroyable ! Chaque explosion de grenade ou d'obus est répercutée à l'infini par mille échos ; des arbres séculaires, décapités par les projectiles, s'écroulent à grand fracas, et des fusées multicolores jettent un rapide rayon de lumière sur ce spectacle de mort…

Enfin, le combat s'apaise. Nous comptons nos pertes ; elles sont lourdes, mais nous n'avons pas cédé un pouce de terrain.

Le 14, le 15, la bataille reprend dans les mêmes conditions. Tenaces, les boches du Kronprinz attaquent toujours. Chaque fois ils sont arrêtés et leurs cadavres servent de parapet à nos tranchées.

Le régiment va se reposer deux jours à Florent, puis il revient dans le secteur. L'agitation est moins grande. Après leurs insuccès de ces derniers jours. Les Allemands paraissent avoir renoncé à faire des attaques partielles, mais par contre, leur artillerie reste active.

On travaille la nuit à renforcer nos défenses accessoires et à créer de nouvelles parallèles ainsi que des abris. Il faut à tout prix empêcher le boche d'avoir des vues sur le défilé de Lachalade qui est notre unique voie d'accès pour les ravitaillements.
Nous alternons pour l'occupation des lignes avec le 14ème R.I., par période de 7 jours. Les repos sont consacrés à des exercices de lancement de grenades.
Le 8 septembre, alerte ! L'ennemi attaque en force le 14ème R.I. qui subit de lourdes pertes et abandonne le terrain. Le 3ème bataillon du 7ème R.I. arrive le premier sur les lieux contre-attaque et parvient à refouler l'ennemi sur une certaine profondeur. Les deux autres bataillons sont engagés peu après et rétablissent en partie la ligne par une charge à la baïonnette.
C'est la dernière offensive ennemie en Argonne. Jusqu'à juin 1916, époque à laquelle le régiment allait être appelé à participer à la défense de Verdun, aucun combat important ne fut livré, ni par nous, ni par les Allemands. Ceux-ci cherchèrent, dans la guerre de mine, le moyen d'améliorer leurs positions en s'emparant de la tête des ravins. Ils créèrent ainsi de vastes entonnoirs dont nous nous rendîmes toujours maîtres.
Il s'agissait d'exécuter un coup de main sur un saillant avancé de la ligne ennemie et de faire des prisonniers. L'opération fut confiée à la compagnie **DUPORCQ**, du 2ème bataillon, le 6 avril 1916. Voici d'ailleurs le rapport établit par le commandant **CHAILLOT**, après l'affaire.

Ordre Général du Commandant de la IIème Armée :

En exécution de l'Ordre d'opérations pour la journée du 6 avril 1916 (262e Brigade), le coup de main prescrit s'est exécuté dans les conditions suivantes :
Trois colonnes avaient été formées ayant pour mission, à savoir :
Celle de gauche, d'aborder le flanc gauche du secteur d'attaque, d'aveugler trois boyaux qui y aboutissent et de poursuivre le mouvement dans la 2e ligne ennemie, après s'être emparé d'un petit poste de grenadiers situé à l'angle sud-ouest de la position ; celle de droite, de se porter sur le flanc droit avec une mission analogue, après avoir surpris un petit poste logé sur la bordure de l'entonnoir de la mine du 31 mars 1916.
La colonne du centre devait relier les deux autres et tenir la tranchée de 1ère ligne ennemie pendant que les deux autres cheminaient.

Ces colonnes étaient ainsi constituées :
*<u>Colonne de gauche</u> : Chef, Sous-lieutenant **BARILLE**. – Groupe franc, - sapeurs-pompiers, - ½ section d'infanterie, - sapeurs du génie (outils et sacs à terre).*

*<u>Colonne du centre</u> : Sergent **BOUAS**. – Groupe franc, - ½ section d'infanterie, - sapeurs du génie (explosifs) sous la conduite du sergent **ISSALY**.*

*<u>Colonne de droite</u> : Sergent **BLATY**. – Groupe franc, - sapeurs-pompiers, - ½ section d'infanterie, - sapeurs du génie (outils et sacs de sable).*
La tranchée ennemie était à une distance moyenne de 15 à 20 mètres, en terrain bouleversé par les projectiles, l'éclat des mines, les abatis d'arbres et nos défenses accessoires. Trois passages avaient été aménagés en avant de notre première tranchée.
L'opération, très minutieusement préparée dans tous les détails, s'est déclanchée avec une rapidité foudroyante et a donné comme résultat immédiat 15 prisonniers sans pertes.
Les différents tirs d'artillerie de 75, de lourde, de tranchée et 80 de montagne prescrits ont été exécutés à point nommé et avec une rare perfection. Ils ont donné au coup de main l'appui nécessaire à son exécution complète.

*Quand aux troupes d'attaque, sous les ordres du capitaine **DUPORCQ**, elles se sont portées en avant avec un entrain endiablé. La colonne de gauche a enlevé d'abord le poste de guetteurs et le poste de grenadiers signalés.*
Quelques Allemands, au nombre de cinq ou six, qui tentèrent de résister, furent tués sur place, d'autres réfugiés dans leurs abris furent capturés en un tour de main.
*Sous la conduite du Sous-lieutenant **COLIN**, les sapeurs pompiers se portèrent aux boyaux d'accès de gauche où ils furent bientôt rejoints par les sapeurs du Génie. Toutes les rencontres individuelles furent à notre avantage.*
La colonne de droite agit pareillement.
*Celle du centre bondit la première dans la tranchée allemande, le sergent **BOUAS** en tête. Son irruption soudaine fut suivie de la reddition de 5 Allemands*
*Cette dernière tranchée fut visitée en détail par le sergent du génie **ISSALY** et par son détachement de sapeurs pompiers porteurs d'explosifs. Les investigations de cette troupe se portèrent ensuite dans la tranchée de seconde ligne.*
Tous les sapeurs furent admirables d'activité et d'entrain juvéniles. Il en fut de même du reste des sapeurs pompiers qui, ne trouvant pas motif à faire usage de leurs outils, se joignirent sans hésitation à leurs camarades pour nettoyer la tranchée ennemie de ses défenseurs et faire des prisonniers.
*Le signal de la fin de l'opération ayant retenti, le Sous-lieutenant **COLIN**, commandant les sapeurs pompiers de la colonne de gauche, eut l'heureuse inspiration de faire protéger le retour des combattants par des jets de liquide enflammé qui dégagèrent un épais nuage de fumée. A la faveur de ce rideau, les troupes rentrèrent dans nos lignes. Les sapeurs-pompiers ne quittèrent leur poste que les derniers ; leurs vaillantes attitudes méritent une attention spéciale. L'un d'eux, quoique blessé par une bombe, n'est rentré qu'avec ses camarades.*
*En ramenant les prisonniers au nombre de 15 vers l'arrière et dans nos propres lignes, le caporal **PIERROT** et le soldat **DEGORCE**, tous deux parmi les plus vaillants, furent atteints et tués dans le boyau B par un projectile, ainsi qu'un des allemands qu'ils conduisaient. Ce furent les seuls accidents à déplorer à la suite de cette opération.*

Signé : ***CHAILLOT***.

Ordre Général N° 204, du Commandant de la III^{ème} Armée.

Un nouvel exemple de méthode, d'énergie et de vaillance vient d'être donné dans l'exécution d'un coup de main par les troupes du 10^{e} Corps d'Armée.
*Il s'agissait de nettoyer un saillant de la ligne ennemie couvert par des petits postes. L'opération fut confiée à la 8^{e} compagnie du 7ème R.I., commandée par le Capitaine **DUPORCQ**.*
Pendant que l'artillerie encerclait par un tir nourri le saillant à enlever, les troupes d'assaut, divisées en trois colonnes, sautaient sur les ouvrages ennemis, suivies par des sapeurs porteurs d'appareils lance-flamme et par des sapeurs mineurs, chargés de détruire les organisations ennemies. Le programme arrêté à l'avance fut exécuté de point en point.
Tous les Allemands qui occupaient les lignes assaillies furent tués, à l'exception de 15 prisonniers ramenés dans notre tranchée se départ.
L'opération terminée, les sapeurs, avec leurs lance-flammes, établirent un rideau derrière lequel les braves qui avaient donné l'assaut se retirèrent sans subir de pertes.
Dés que tout le monde fut rentré dans nos lignes, nous fîmes exploser des mines préparées par nous à l'avance sous les tranchées allemandes attaquées.
Les Allemands qui s'étaient précipités pour réoccuper leur ligne avancée, furent ensevelis par l'explosion.

Au Q.G. le 10 avril 1916,
*Le Général Commandant la III*ème *Armée,*
Signé : **HUMBERT**.

A la suite de cette brillante opération, qui fait honneur aux chefs qui l'ont organisées, comme aux vaillants qui y ont pris part, les récompenses suivantes ont étaient accordées :
Capitaine **DUPORCQ**, commandant la 8e compagnie du 7ème R.I., proposé pour la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur.
Sous-lieutenant **COLIN**, du 1er Régiment de Génie, Cie 22/8, proposé pour la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur.
Sergent **BOUAS**, du 7ème R.I., a reçu la Médaille Militaire.
Sous-lieutenant **BARILLE,** un caporal et un soldat cités à l'Ordre de l'Armée.
Sous-lieutenant **FRANÇOIS** et deux sergents cités à l'Ordre du Corps d'Armée.
Un sergent, trois caporaux et 7 soldats cités à l'Ordre de la Division.
Un caporal et 8 hommes cités à l'Ordre de la Brigade.
Le 12 juin, le 7ème quitte l'Argonne et va au repos à Vieil-Dampierre.
Les récompenses d'usage (primes, permissions, etc…) ont été accordées aux sous-officiers, caporaux et soldats qui faisaient partie du détachement.

CHAPITRE XI

Verdun (Juin - Juillet 1916)

Pour la seconde fois depuis le début de la guerre, le 7ème R.I. jouit d'un véritable repos loin de la bataille, loin du bruit des canons. Le temps est superbe, la campagne est resplendissante et puis enfin nous sommes dans des lieux habités, et la vue des braves villageois, le son des cloches des églises font plus pour le repos de notre esprit que la meilleure chambre avec le plus confortable lit pour le repos de nos membres endoloris. Car voilà 10 mois que nous habitons la forêt et, dame ! Nous aurions fini par devenir tout à fait sauvages… ! Mais au loin, l'orage gronde. Les nouvelles qui nous parviennent de Verdun nous rendent anxieux et il faut s'attendre à payer notre part de gloire dans cette lutte titanesque.
En effet, le 24 juin, l'ordre est donné au 7ème R.I. de se tenir prêt à être embarqué pour Verdun.
Le général **DUPORT**, commandant la division, fait paraître un ordre du jour dans lequel il dit à ses troupes toute la confiance qu'il a en elles au moment où celles-ci sont appelées à l'honneur de défendre la cité héroïque.
Le lendemain, les bataillons sont enlevés en camions autos. On s'arrache les journaux qui viennent d'arriver et qui portent en manchette : « *la ruée allemande sur Verdun* » ! Pourvu que nous arrivions à temps ! Tout le monde lit le journal et le convoi s'ébranle aux accents de *la Marseillaise.* Jamais le moral ne fut aussi élevé.
On débarque à Nixéville, après avoir suivi la « voie sacrée » (c'est le nom donné à la route Bar-le-Duc – Verdun qui fut l'artère principale de l'immense organisme qui a sauvé la ville).
Le 1er bataillon est aussitôt dirigé sur le fort de Souville, prés duquel il reste en réserve ; les deux autres se rendent à Landrecourt qu'ils quittent dans la nuit pour Belleray.
Le 26, à midi, le colonel et les chefs de bataillons vont prendre aux casernes Marceau les ordres du Général de Division.
Ces ordres sont les suivants :
Les trois bataillons ainsi que la compagnie hors rang relèveront le soir même dans le secteur de Fleury les éléments qui s'y trouvent. Tout ravitaillement étant impossible en ligne, officiers et soldats emporteront quatre jours de vivres de réserve et quatre litres d'eau. De

plus, chaque homme sera porteur de 200 cartouches, 3 grenades et 6 sacs de terre. C'est clair et suffisamment net.
Le seul fait de ne pas compter sur le ravitaillement indique bien le caractère acharné de la lutte qui se livre là-haut.
A l'heure dite, les compagnies sont rassemblées, l'appel est fait ; il ne manque pas un homme.
Le colonel passe rapidement ses bataillons en revue. Il dit quelques mots aux chefs et aux soldats, s'assure que tous les hommes ont bien leurs cartouches et leurs vivres et montre lui-même sa musette contenant du « singe » et des biscuits.
Par petits groupes, les compagnies se mettent en marche. La relève s'opère très difficilement ; les unités ont à parcourir, la nuit, un terrain bouleversé et violemment battu par l'artillerie ennemie.
Le 1er bataillon subit des pertes sensibles. Par contre, le 2ème bataillon est plus heureux. Comme il arrive sur le plateau du Fort de Souville, il voit s'abattre devant lui le barrage infernal. Comment passer ? Le commandant **CHAILLOT**, toujours remarquable de sang froid et de jugement, arrête ses compagnies, les fait serrer sur la tête, puis, à un signal donné, tout le bataillon, le commandant d'abord, se lance crânement à travers le barrage qu'il franchit sans un seul blessé. Est-ce un miracle, Non, c'est de l'audace ! A la guerre, il n'y a que les audacieux qui réussissent. La relève est terminée au petit jour.
Le régiment est en pointe, à la droite d'une ligne qui s'infléchit à gauche. Cette ligne doit, par une attaque, être reportée plus en avant par pivotement sur nous.
L'artillerie ennemie est très active et laboure sans relâche le terrain compris entre le P.C. du colonel et la crête du Fort de Souville.
A 18 heures, la brigade de gauche se lance à l'attaque, atteint les ruines du village de Fleury, mais la violence du feu ennemi est telle que le terrain gagné est aussitôt perdu. A ce moment les Allemands essaient de déboucher de Fleury. Une contre-attaque est aussitôt lancée sur eux par une compagnie du 14ème R.I., à laquelle se joignent spontanément deux sections du 7ème R.I., sous les ordres du sous-lieutenant **LYONNET** et de l'adjudant **CLEMENT**. Cette contre-attaque est également disloquée par le feu des canons et des mitrailleuses. Le sous-lieutenant **LYONNET** tombe grièvement blessé ; il parvient cependant à ramper vers nos lignes, à la faveur de la nuit.
De part et d'autre, c'est un feu entier d'enfer. Le terrain est complètement retourné, malaxé, pétri. Là où il y avait des bois on ne trouve plus que quelques souches arrachées, hachées par des explosions multiples qui les projettent de place en place.
La pluie qui ne cesse de tomber transforme en cloaque le champ de bataille. Les trous d'obus se touchent, et l'eau qui les envahit jette des miroitements sinistres à la lueur des innombrables fusées éclairantes. On dirait un vaste paysage lunaire.
Le canon tonne toute la nuit ; les gros projectiles s'enfoncent profondément dans cette terre fatiguée et dispersent en éclatant des paquets de boue qui retombent en faisant : floc !
Au petit jour, pas un être humain ne paraît, mais des milliers d'yeux invisibles scrutent le terrain en avant et autour d'eux.
Tout est suspect ici ! Pas plus que nous, les Allemands n'ont de tranchées, mais chaque trou d'obus abrite un homme. Sitôt qu'une tête paraît, cent balles sifflent et souvent l'une d'elles atteint son but : alors la tête éclatent. C'est la lutte sans merci.
L'après-midi, le tir d'artillerie redouble d'intensité. Il suffit que deux hommes se montrent pour que le barrage soit déclanché, car on ne sait pas s'il ne va pas en surgir mille de ce sol mystérieux. Les nerfs sont tendus à se rompre. Mieux vaudrait donner l'assaut cent fois que de demeurer ainsi figés dans la boue, sous un déluge d'acier. Mais l'ordre est de rester là, et de tenir…

On commence à souffrir du froid. Les quatre litres d'eau emportés par chaque homme ont été vite épuisés. Certains, parmi les plus ingénieux, tendent leur toile de tente sur des trous d'obus et recueillent ainsi un peu d'eau de pluie qui étanchera leur soif.
Dés que la nuit retombe, le tir d'artillerie est reporté plus en arrière pour interdire tout ravitaillement et gêner les relèves qui sont forcément fréquente, par suite de l'usure rapide des troupes. On s'efforce d'établir des communications téléphoniques et de creuser des tranchées.
Dans la nuit du 29 au 30, le 3ème bataillon, qui était resté en réserve, relève le 1er. Jusqu'au 4 juillet, la situation reste la même : aucune attaque d'infanterie ne se produit, ni d'un côté ni de l'autre, mais l'activité des artilleries ne diminue pas. On s'observe et l'on tue.
Le 5, avant le jour, les deux bataillons en ligne sont relevés. Ils doivent, pour atteindre la route de Verdun, franchir une seconde fois le glacis du fort constamment martelé par les gros projectiles. Cette marche s'effectue au prix d'efforts inouïs, par une nuit noire, dans un terrain complètement détrempé, bouleversé et parsemé d'obstacles innombrables. Et, il faut faire vite pour éviter d'être surpris par l'éclair des fusées auquel succède instantanément le tic-tac des mitrailleuses. On franchit le barrage sans beaucoup de pertes, puis on dévale les pentes de Souville, à proximité de nos canons qui hurlent à la mort.
Maintenant nous voici au repos, dans les ruines d'une caserne de la ville héroïque. Oh ! Pour quelques jours seulement ! Le temps de ce compter, de se retremper physiquement et moralement, afin d'être bien en forme pour de nouveaux combats.
S'il était besoin d'élever l'âme de nos soldats pour les envoyer encore dans la bataille, il suffirait de leur montrer Verdun. Ici tout n'est que ruines et incendies. Les Allemands se sont acharnés sur cette malheureuse cité avec une rage féroce. Des quartiers entiers sont complètement brûlés et, chaque jour, de nouvelles maisons disparaissent sous l'avalanche des obus et des bombes.
Le 8 juillet, le 3ème bataillon remonte en ligne. Il est suivi le lendemain par le 2ème, qui prend le secteur au Sud-est de Fleury, pendant que le 1er, resté prés de Souville, vient au repos à Verdun. Les journées du 9 et du 10 sont marquées par un bombardement ennemi plus intense encore que d'habitude. D'après les déclarations d'un déserteur allemand, l'ennemi doit prononcer une forte attaque demain sur le Fort de Souville. Aussitôt, le 1er bataillon est alerté et envoyé, dans la nuit du 10 au 11, aux environs du Fort pour renforcer la position occupée par le reste du régiment. Les compagnies exécutent péniblement cet ordre, tant la violence du feu est grande. L'ennemi lance des quantités d'obus lacrymogènes. La 3ème compagnie perd, dans cette marche, la moitié de son effectif, dont son chef le capitaine **SOUCARRE** ; ce qu'il en reste est obligé de se rejeter dans le Fort.
Pendant ce temps, l'attaque allemande s'est déclanchée, entre 5 heures et 5 h. 30, le centre du 2ème bataillon (5ème Cie) cède sous la poussée ennemie et la ligne se trouve rompue à sa gauche. Autre rupture entre la 5ème et la 7ème à droite, où deux sections tourbillonnent après la perte de leurs chefs : l'adjudant **CAUMEIL** et le sergent **PELLEGRY**. Le centre de la 5ème Compagnie, renforcé de sa section de réserve, fait un mouvement en avant. Le capitaine **DUPORCQ**, qui commande cette compagnie, est tué d'une balle au front.
Trois sections de la 11e ayant été mises à la disposition du commandant **CHAILLOT**, celui-ci prescrit au capitaine **SYR** de contre-attaquer pour rétablir la ligne. La contre-attaque s'exécute sous un déluge d'obus. Le capitaine **SYR** est grièvement blessé. Le caporal **LAIDIN** entraîne son escouade en criant : « *Vengeons nos morts* ! » Puis tombe tué. L'aspirant **EYCHENNE**, de la 11ème compagnie est mortellement blessé. Il dit à ceux qui l'entourent : « *Je suis heureux de mourir en montant à l'assaut* ! » Le sergent **SALAZARD** qui le remplace fait preuve de la plus grande bravoure au milieu de sa section bouleversée. Le sergent **CORMILLY**, de la même compagnie, est aussi frappé à mort. Il dit à un de ses hommes qui voulait le panser : « *Suivez la compagnie, je n'ai plus besoin de rien* ! »

Toute la journée, à gauche, la section **BARILLE**, la section de mitrailleuses Mayer et quelques éléments du 167ème R.I., forment un espèce de boutoir isolé de notre ligne, malgré l'envoi d'une section de la 11ème Compagnie chargée de faire la liaison. Le chef de bataillon prescrit à une nouvelle section de la 6ème de se porter entre les 5e et 7e pour boucher le trou. En orientant cette section, le Lieutenant **BOURGES**, commandant la 6e Cie, est tué d'une balle à la tête.

A 18 heures, la lutte d'infanterie cesse pour faire place à l'action de l'artillerie ennemie qui nous inflige des pertes importantes en hommes et en matériel. Trois mitrailleuses sont hors d'usage et leurs servants rallient les hommes qui les encadrent pour faire le coup de feu.

Du côté du 3ème bataillon, la lutte est non moins violente. Les 9e et 10e compagnies résistent héroïquement aux assauts de l'ennemi, entre les ruines de Fleury et la Chapelle Sainte-Fine. Les lieutenants **Le HEGARAT** et **VIALA** sont tués. Le sous-lieutenant **VALLE**, mortellement atteint, dit à un sergent qui se trouve prés de lui : « Tournez-moi, je veux mourir face à l'ennemi ! »

A la fin de la journée, la 9e compagnie est réduite à 60 hommes. Pendant ce temps, au Fort de Souville, la situation devenait critique. Toute la garnison et son chef étaient hors de combat à l'arrivée de la 3e compagnie (Lieutenant Dupuy).

Le capitaine **DECAP**, adjoint au colonel, reçoit l'ordre, à 9 heures, de prendre le commandement du Fort et d'en organiser la défense avec tous les éléments qui s'y trouvent, soient 35 hommes de la compagnie Dupuy, quelques territoriaux et 3 mitrailleuses servies par ces derniers. C'est peu, mais la vaillance des soldats fera le reste.

Dans la nuit du 11 au 12, le bombardement reprend avec plus de violence sur le Fort. Le 12, à 3 h 30, le capitaine **DECAP** est avisé qu'une reconnaissance faite par le capitaine **POPIS**, à l'ouest de la Chapelle Sainte Fine, a permis de constater que les abords de ce point sont tenus par les Allemands qui semblent vouloir progresser vers le Fort.

L'alerte est donnée. Le noyau de la 3e compagnie garnit en tirailleurs la superstructure de l'ouvrage avec les mitrailleurs territoriaux. A l'intérieur, le Sous-lieutenant **d'ORGEMONT** prend les mesures nécessaires et fait relever le pont de l'entrée.

Vers 5 heures, le bombardement redoublant et causant des pertes sensibles, à la faible garnison, le capitaine **DECAP** fait replacer la fraction de la 3e compagnie dans son abri, tout en laissant quelques guetteurs dehors. Une heure plus tard, une reconnaissance, commandée par le sous-lieutenant **D'ORGEMONT**, se porte vers la Chapelle Sainte Fine. Elle rentre presque aussitôt en annonçant que les Allemands montent vers Souville.

Tous les hommes présents sont alors placés sur les ruines du fort et un vif combat de pétards s'engage, pendant que le lieutenant **DUPUY** met en action les mitrailleuses des territoriaux. Le soldat **BOURNEIX**, de la 3e compagnie, prend le commandement d'un groupe et se bat comme un lion.

La défense est fortement aidée à droite par une fraction du 3ème bataillon, sous les ordres des capitaines **POPIS** et **de SAINT-SERNIN**.

A ce moment, l'attaque faiblit. Quelques Allemands se rendent, les autres reculent. Le Lieutenant **DUPUY**, parti chercher du renfort, revient avec quelques hommes de la 10e compagnie et le sous-lieutenant **ROGER**.

Ordre est donné au sous-lieutenant **d'ORGEMONT** et au sergent **GUISNIER** de nettoyer la superstructure des allemands qui s'y trouvent. Ceux qui résistent sont tués, les autres capturés. Le soldat **BERTHO**, un enfant de la classe 16, bien que blessé, ramène trois boches à lui seul.

Brusquement, vers 9 heures, notre artillerie commence à bombarder avec violence le fort et ses abords. L'artillerie ennemie fait de même et un mouvement de surprise se produit parmi les défenseurs qui refluent un peu vers la gaine. Mais grâce à l'énergie du Capitaine **DECAP** et du lieutenant **DUPUY**, ce mouvement est vite arrêté.

Le sous-lieutenant **d'ORGEMONT** tombe mortellement atteint. En fin, vers 11 heures, des renforts importants arrivent. La garnison est réduite à une quinzaine d'hommes, mais le fort de Souville est sauvé.
Du coté du 2ème bataillon, l'attaque ennemie reprend au jour, avec la même violence que la veille. Vers 6 heures, les Allemands débouchent de Fleury et marchent en colonne sur le fort, par Sainte-Fine. Des mitrailleuses du 14ème R.I. exécutent des feux de flanc sur ces colonnes qui subissent des pertes énormes, sans toutefois que leur marche soit enrayée. Une menace de débordement se dessine sur notre gauche. Se rendant compte du danger le lieutenant **GUINOT** se porte à la hâte au point menacé et parvient à mettre en batterie une mitrailleuse, la seule qui reste dans le bataillon.
Le caporal **DURAND**, de la 6e compagnie, debout au milieu de tous ses hommes tués se défend avec acharnement. Les Allemands dont les pertes deviennent de plus en plus considérables, s'arrêtent. A ce moment, l'ennemi confondant ses troupes avec les nôtres, les couvre de projectiles d'artillerie sur les pentes de Souville. La défense du fort fait le reste et l'attaque est brisée.
Malheureusement, un malencontreux feu de barrage de notre artillerie nous empêche de poursuivre l'ennemi en retraite.
Pendant cette bataille, le 3ème bataillon contribua à la défense du fort. Placé à un point d'où il pouvait observer le mouvement de l'ennemi, son chef put renseigner le commandant du fort et agir efficacement. Ses mitrailleuses prirent une part active au combat en fauchant une grande partie des assaillants qui franchissent la crête.
Dans la nuit du 12 au 13, les 1er et 3ème bataillons étaient relevés ; le 2ème descendait la nuit suivante.
Nos pertes dans ces terribles combats furent très lourdes ; la moitié du régiment était hors de combat. Nous avions onze officiers tués et autant de blessés.
Le 7ème peut être fier, à juste titre, de l'héroïque défense qu'il a soutenue. Il a porté le dernier coup à la ruée ennemie sur Verdun. Depuis, les Allemands ont toujours reculés.
A la suite de ces combats, 492 croix de guerre furent décernées aux officiers et hommes de troupe du régiment. Le commandant **CHAILLOT** fut nommé Officier de la Légion d'Honneur et le capitaine **DECAP** fut fait Chevalier de la Légion d'Honneur ; le sergent **GUISNIER** reçut la Médaille Militaire.

CHAPITRE XII

La Woëvre (Août 1916 – Janvier 1917)

Du 3 août 1916 au 22 janvier 1917, le 7ème R.I. a occupé successivement les secteurs de Régniéville, Remenauville et Seicheprey, au nord de Toul. Cette période de cinq mois n'a été marquée que par des combats peu importants de tranchées à tranchées et par des rencontres de patrouilles. Notre principale ennemie était l'eau, et pour lutter contre elle nous avions forte à faire. De l'autre côté de la barricade, il en était certainement de même.
Nous eûmes peu de pertes, mais l'une d'elles fût particulièrement cruelle pour le régiment. Le Capitaine **DECAP**, l'héroïque défenseur de Souville, fut tué d'une balle à la tête, un matin d'août, alors qu'il observait les lignes ennemies dans lesquelles des travailleurs lui avaient été signalés. Il n'y avait pas huit jours que la croix de la Légion d'Honneur lui avait été remise en récompense de sa brillante conduite à Verdun.
Sa mort fut douloureusement ressentie non seulement au 7ème R.I. où il était aimé de ses chefs, de ses camarades et adoré de ses hommes, mais encore dans tous les régiments de la Division où il était connu par ses hautes qualités militaires qui faisaient de lui un officier de grande valeur.

A la fin de janvier, le régiment fut envoyé dans un camp, non loin de Toul, puis dans la région de Pont-à-Mousson où il fit des travaux. Il revint transporté en chemin de fer prés de Reims pour prendre part à l'Offensive de Champagne.

———————

CHAPITRE XIII

Offensive de Champagne (Avril 1917)
Prise du Casque

Le 5 avril, les bataillons débarquent successivement à Epernay et se dirigent par étapes sur leurs cantonnements à l'Est de Reims.

Nous sommes aux premières loges pour assister à la préparation de l'attaque. Devant nous se dresse, isolé dans la plaine, le massif de Moronvilliers, haut de 150 mètres environ, entre la Suippe et la Vesle. C'est l'objectif le plus important à atteindre dans cette région. Les Allemands qui en connaissent aussi la valeur l'ont organisé avec tout l'art de la fortification moderne : blockhaus et guérites blindées pour mitrailleuses et canon révolver, abris en ciment armé pour les troupes de 1ère ligne, tunnels longs et profonds pour les réserves, etc… Le tout appuyé par une puissante artillerie et protégé par de nombreux et épais réseaux de fil de fer barbelé. A cette accumulation de moyen de défense nous allons opposer la puissance de nos canons et la vaillance de nos soldats.

Du 12 au 16, notre artillerie « prépare le terrain ». Canons de tous calibres, depuis le 75 jusqu'au 400 en passant par les mortiers de tranchées, déversent sur le massif des tonnes d'explosifs.

Chaque pièce à sa mission bien nette et elle ne se taira que lorsqu'elle l'aura accomplie à fond, c'est-à-dire lorsque le terrain qu'elle doit battre sera complètement retourné. Les fils de fer sont hachés, pulvérisés ; des abris s'effondrent sur les occupants ; des blockhaus sont éparpillés et certains, pris à la base par des obus puissants sont projetés tout d'une pièce à une vingtaine de mètres au-delà. Chaque batterie ennemie qui se dévoile est aussitôt prise à partie par nos pièces de gros calibres qui, cachés dans les bois, n'attendent que cette occasion pour donner de la voix. Et celles-là aussi ne s'arrêteront que lorsque leur œuvre sera bien terminée.

Pendant ces quatre jours de préparation, le massif disparaît sous un nuage de fumée auquel se mêle la poussière blanche de la craie. Des petits bois de sapins littéralement soufflés par les projectiles qui tombent en avalanche.

Les pitons du Cornillet, du Mont-Haut, du Casque, du Têton, labourés par des milliers d'obus, forment d'immenses taches blanches dont l'aspect est particulièrement saisissant. Sans répit, jour et nuit, notre artillerie martèle la forteresse boche. On dirait un roulement de tonnerre ininterrompu.

Le 16, l'assaut est donné. Toutes les crêtes du massif tombent au pouvoir des Français, à l'exception du « Casque » qui a résisté à plusieurs assauts. Au 7ème R.I. va revenir l'honneur de s'en emparer. Dans la nuit du 21 au 22 avril, le régiment relève les troupes qui occupent le terrain conquis. Les trois bataillons sont échelonnés en profondeur. Le 3ème, sous le commandement du jeune capitaine **POPIS**, mènera l'attaque ; il sera suivi du 1er bataillon, le 2ème restant en réserve de Division.

Le colonel **BORIUS** établit son poste de commandement dans un ancien abri allemand, à la lisière d'un petit bois. Une nouvelle préparation d'artillerie est nécessaire. Malgré des bombardements incessants, les commandants de batteries viennent en ligne pour régler eux-mêmes le travail de leurs pièces. Un bois à droite, un peu plus touffu que les autres, paraît être

Ancien Combattant

un repaire de mitrailleuses boches. Le capitaine **de CLERVILLE**, du 50ème R.A., y déverse le contenu de ses coffres et le bois est rapidement pelé.
Mais les Allemands se sont ressaisis. Ils pressentent une nouvelle attaque de ce côté. Des batteries amenées en hâte pilonnent furieusement nos positions et nous occasionnent des pertes sensibles. En première ligne, on achève le « nettoyage » des anciens abris allemands effondrés. Dans l'un d'eux, dont les entrées sont complètement obstruées, on découvre huit boches plus morts que vifs. Ils sont là depuis six jours et paraissent tout hébétés de revoir la lumière.
Le capitaine **GRILLON**, du 2ème bataillon est grièvement blessé en faisant une reconnaissance. Le 29 avril, la préparation d'artillerie étant jugée suffisante, l'attaque est fixée au lendemain 30, à 12 h 40.
Dans la nuit qui précède, le colonel **BORIUS** se porte avec son Etat-major dans la tranchée de première ligne pour diriger l'attaque et marcher avec elle. La lutte d'artillerie redouble d'intensité. L'ennemi envoie sur l'arrière des quantités d'obus lacrymogènes, mais cela ne diminue pas l'ardeur de nos artilleurs qui ripostent du tact au tact avec des obus analogues.
Le 30, à partir de 5 heures, le tir devient violent. Il atteint son maximum d'intensité vers midi. Les hommes sont d'un calme extraordinaire malgré les pertes que nous occasionne le bombardement. Le capitaine **SOUCARRE** tombe grièvement blessé en faisant une reconnaissance.
Très maître de lui, le capitaine **POPIS** parcourt les tranchées de départ pour exalter une dernière fois le moral de ses braves. « *Croyez-vous qu'on réussira, lui demandent ceux-ci ? – Sans aucun doute, répond le capitaine. – Alors, ça va !* »
Deux pièces de 37, sous les ordres du sous-lieutenant **MATHIEU**, se postent en face d'un tunnel allemand où sont installées des mitrailleuses. Pendant l'attaque, malgré les obus et les balles, les braves servants de ces petits canons jetteront le désarroi dans la garnison boche du tunnel et contribueront ainsi à sa capture.
A 12 h 40, le 3ème bataillon, précédé de tous ces chefs, s'élance à l'assaut dans un élan magnifique, pendant que notre artillerie établit un barrage mobile destiné à ratisser le terrain en avant de lui. Mais à peine a-t-il débouché de notre ligne que des coups de fusils partent de la lisière du bois du Casque, suivis instantanément de rafales de mitrailleuses placées dans des blockhaus, au milieu et à l'Est du bois.
Le lieutenant **CADOUR** est tué d'une balle au front, ainsi que le sous-lieutenant **GUILHAMON** qui tombe en même temps que de nombreux soldats. Le bois est difficilement abordable de front ; il faut le tourner par les ailes. Chacun comprend le mouvement qui s'exécute automatiquement.
La gauche du bois est envahie par la compagnie de **BARDIES**, pendant que la compagnie Barreau se heurte au fortin de droite. Le centre de l'attaque est momentanément immobilisé. Le bois n'est qu'un nid de mitrailleuses qui ont échappé par miracle à nos obus.
La compagnie Dupuy, du 1er bataillon est alors envoyée pour tourner le fortin auquel se heurte la compagnie Barreau. Deux sections sont chargées de cette mission, avec l'adjudant **GUISNIER**, tandis que les deux autres, soutenues par les mitrailleuses du capitaine **MAUREL**, vont renforcer le centre de l'attaque déjà assez éprouvé.
Le capitaine **POPIS**, debout, en terrain découvert, dirige la manœuvre avec un sang-froid remarquable. Un deuxième assaut sur le centre du bois nous rend maîtres des deux fortins. Malgré une résistance acharnée des Brandebourgeois. C'est une véritable lutte au couteau dans laquelle les deux adversaires font preuve d'un égal courage. Tous les Allemands rencontrés sont tués. Maintenant le centre de l'attaque progresse, tandis que les sections de l'adjudant **GUISNIER** investissent le fortin de droite.
A gauche, la compagnie de **BARDIES** réduit un autre fortin et fait 60 prisonniers.

Le sous-lieutenant **MUSSEAU** est tué net au moment où il allait atteindre avec sa section de mitrailleuses un autre bois situé au-delà du Casque. Les Allemands s'acharnent sur un corps resté à genoux, en équilibre et le bras tendu : Ils le criblent de Balles.
A ce moment, une contre-attaque allemande débouche d'un bois situé à l'Est du Casque. Prise sous le feu de nos mitrailleuses elle est anéantie. Il est 16 h 40. Une nouvelle contre-attaque, forte d'un bataillon s'avance sur nous. Mais nos artilleurs veillent. Des centaines d'obus s'abattent soudainement sur cette masse de boches dont bien peu parviennent à s'enfuir. C'est un carnage.
Pendant ce temps, et sous le feu ennemi, nos braves pionniers avec le lieutenant **COSSEZ** parviennent à approfondir un ancien boyau allemand qui reliera notre tranchée de départ avec la lisière du bois.
A 19 heures, l'adjudant **GUISNIER**, un des héros du fort de Souville, finit par s'emparer du fortin de droite. Il arrache lui-même une mitrailleuse des mains des Allemands. Tous ceux-ci sont tués à coups de grenade. D'autres qui, cachés dans un abri, tiraient dans le dos de nos hommes, subissent le même sort. Maintenant le bois est purgé ; le Casque est entièrement à nous.
Hélas ! A ce moment disparaît l'âme de l'attaque. Le capitaine **POPIS,** toujours admirable de calme et de sang-froid, parcourt le terrain conquis pour remercier les hommes de leur dévouement, quand il tombe frappé mortellement d'une balle au ventre. C'est une perte irréparable pour le 7ème R.I. et en particulier pour le 3ème bataillon qui, à l'image de son jeune chef, était une unité modèle. Le capitaine **POPIS** est mort en héros !
La bataille est finie. Les Allemands ne réagissent plus. Nous nous installons sur notre nouvelle position pendant que les brancardiers emportent nos blessés et nos morts.
Nous ne pouvons pas clore le récit de cette nouvelle bataille sans rendre hommage à l'esprit de dévouement et d'abnégation du service de santé du régiment commandé par le Médecin-major **DELON**. Médecins, infirmiers, brancardiers et musiciens, tous héros obscurs, dont un grand nombre ont donné leur vie pour sauver celle de leurs camarades, ont fait preuve ici, comme à Verdun, comme partout ailleurs, dans tous les combats que nous avons livrés, d'un courage, d'un dévouement et d'un esprit de sacrifice poussé au plus haut degré. Ceux-là aussi sont souvent à la peine : qu'ils soient également à l'honneur.
A la suite de ces combats, le 3ème bataillon en entier, la 3e compagnie et la 1ère compagnie de mitrailleuses sont cités à l'Ordre de l'Armée. Le peloton de 37 est cité à l'Ordre du Corps d'Armée.
Le lieutenant **DUPUY** reçoit la Croix de la Légion d'Honneur et un grand nombre de citations viennent récompenser les actes de courage individuels.
Dans la journée du 2 mai, deux cents Allemands et quatorze officiers, réfugiés au tunnel du Mont Perthois, complètement encerclé par nous et le 14ème R.I. se rendent.
Le colonel **BORIUS** est nommé au commandement de la 262ème Brigade. Il est remplacé provisoirement à la tête du 7ème R.I. par le commandant **CHAILLOT**.
Dans la nuit du 2 au 3, le régiment est relevé et va se reposer au bivouac dans les bois de Prosnes.
Le 5 au matin, il remonte en ligne pour tenir le terrain conquis à l'ouest du Casque. La relève s'effectue dans de bonnes conditions malgré une réaction violente de l'artillerie ennemie.
Nous restons en secteur jusqu'au 13. Aucune attaque d'infanterie ne se produit ; mais le pilonnage n'arrête pas. On creuse des tranchées et des boyaux.
Le commandant **CHAILLOT** adresse au colonel **PASSERIEUX,** commandant le 14ème R.I., la lettre suivante :
« *Pour commémorer la mémoire du capitaine **POPIS**, du 7ème R.I. et du capitaine **DIGOY**, du 14ème R.I., tombés glorieusement dans la bataille du 30 avril, j'ai donné le nom de ces deux officiers à nos tranchée de première ligne.* »

Le lieutenant-colonel **PASSERIEUX** répond :
« *En associant le souvenir du regretté capitaine **DIGOY** à celui du non moins regretté capitaine **POPIS**, vous n'avez fait que resserrer les liens fraternels qui unissent les deux régiments.*
De cela je vous remercie du font du cœur, en mon nom et au nom du 14ème R.I.
Dans la nuit du 13 au 14, le 7ème R.I. se rend à Mourmelon et, de là, par étapes, dans la Meuse où il reste jusqu'au début de juin, à Rembercourt-aux-Pots.
Le lieutenant-colonel **JORDAN**, de l'Etat-major de la IVème Armée, a pris le commandement du 7ème R.I. le 24 mai.

CHAPITRE XIV

Les Eparges (Juin à Septembre 1917)

Après un court séjour aux environs de Nixeville, le régiment prend possession du secteur des Eparges.
Le 13 juin, il occupe le village et les hauteurs immédiatement à l'Est. Celle-ci n'est autre qu'un mamelon isolé dans la Woëvre et que Français et Allemands se disputent depuis trois ans. Si le nom des Eparges figure moins souvent dans les communiqués, il ne faut pas croire cependant que la lutte y soit moins acharnée, loin de là ; elle continue, mais sous une autre forme ; c'est une guerre de mines.
Pendant que les fantassins des deux parties restent accrochés aux pentes et accumulent en avant d'eux des obstacles de toutes sortes, au dessous, le Génie travaille avec fièvre, jour et nuit pour arriver rapidement sous la position adverse et la faire sauter. Le mamelon des Eparges se trouve ainsi sillonné en tous sens et à différentes profondeurs par des longues galeries à l'extrémité desquelles 20 tonnes que l'étincelle qui fera ouvrir à la surface un cratère profond de 25 à 30 mètres.
A notre arrivée dans ce secteur nous avons regardé avec stupéfaction ce mamelon informe dont les plaies béantes lui donnaient l'aspect d'un volcan à peine éteint. Nous nous étonnions tout d'abord que l'on n'en occupât point la crête qui nous aurait donné des vues admirables sur l'ennemi, mais nos prédécesseurs nous dirent : « *Halte ! Tout l'intérieur est miné, chargé prêt à sauter* ! »
C'est sur ce volcan que le régiment a tenu pendant prés de vingt semaines. Mais comme notre haine des boches est profonde et tenace, nous n'avons pas voulu que la guerre se fasse exclusivement sous nos pieds. Aux mines nous avons ajouté des torpilles.
Pendant trois mois nous avons envoyé aux Allemands, par-dessus la crête – et reçu en part égale – des milliers de bombes qui nivelaient les tranchées, bouleversaient les abris et déchiraient les bords des cratères.
La nuit nos patrouilleurs se postaient dans les failles de ces énormes entonnoirs et attendaient, comme des chasseurs à l'affût, qu'une silhouette ennemie se profilât là-haut pour l'abattre, où pour s'en emparer si elle commettait l'imprudence de descendre au fond.
De temps à autre, nous allions faire des excursions nocturnes dans la plaine : mais, comme le pays n'est pas sûr, on y allait en bande et bien armés. Il est arrivé que des rencontres se soient produites avec des détachements ennemis souvent importants. Naturellement l'accord ne s'est fait qu'à coups de fusil, mais, ce que nous devons ajouter, c'est que les nôtres sont toujours restés maîtres du terrain.
Lorsque le temps était clair, on apercevait au loin, dans la plaine, de nombreux panaches de fumée noire. C'étaient nos usines – tout le bassin de Briey – que les Allemands utilisent pour

fondre des obus et des canons qu'ils emploient ensuite pour meurtrir notre sol, détruire nos villages et assassiner nos enfants.
Ce spectacle qui s'est présenté bien souvent à nos yeux déculpe notre courage et avive notre haine envers l'Allemand. A l'idée que là-bas, dans ces usines, travaillent peut-être, sous la menace des pires châtiments, les infortunées populations de nos régions envahies, nous n'avons plus qu'un désir : Les libérer et les venger !...

CHAPITRE XV

Verdun (Cote 344)

Notre séjour aux Eparges fut considéré comme une trêve. Placés en sentinelle sur le flanc Est de la citadelle nous savions que notre faction serait là de courte durée et que bientôt on ferait appel à nous pour achever l'œuvre si brillamment commencée par l'Armée de Verdun.
En quelques jours, cette armée avait repris aux boches ce que ceux-ci avaient mis des mois à conquérir malgré une formidable consommation de « matériel humain ».
Vers la mi-septembre, le régiment était groupé dans la région de Vanault. Le temps de se reposer un peu, et, le 28, il tenait avec deux bataillons le secteur légendaire de la Cote 344, laissant en réserve un bataillon à la Côte de Poivre.
Plus de dix huit mois se sont écoulés depuis le déclenchement de la ruée allemande sur Verdun, et l'activité de combat ne s'est jamais ralentie dans ce secteur. Le Verdun que nous avons sous les yeux est bien toujours le Verdun de Fleury et de Souville, mais avec cette différence que l'héroïsme des nôtres a reporté plus au nord la « zone de mort ». La bataille est constante, alimentée sans cesse par des éléments toujours nouveau, toujours frais.
On arrive sur les positions en pleine nuit, à tâtons, dans la boue, parmi le fracas des explosions qui ouvrent de nouveau cratères sous la lueur traîtresse des innombrables fusées. On ne sait pas exactement où l'on se trouve. A peine a-t-on une vague idée de la direction du boche ! Plus d'abris, plus de tranchées, plus de boyaux ; rien ! Ou plutôt si : des trous… Oh ! Des trous en quantité : ils se touchent ! On sort de l'un pour tomber dans un autre…
Et quelle odeur ! Quelle infection ! Ça sent le chou pourri… ! L'ypérite ! Un ordre bref : « mettez vos masques ! » C'est horrible ! Les nerfs sont tendus à se rompre. Sitôt qu'un barrage éclate, il s'étend avec une rapidité déconcertante. La sarabande des fusées bat son plein, et pendant une heure c'est l'enfer déchaîné… Telle fut notre première nuit à la Cote 344.
Les autres furent en tout points semblables. On aurait pu, cependant, après cette veillée tragique, espérer bénéficier d'un peu de repos pendant le jour. Il en fut rien ! Dés le lendemain à 10 heures, les positions occupées par nos bataillons avancés (bataillon Roch) furent soumises à un pilonnage régulier d'obus de gros calibre. On compta 600 projectiles lourds reçus dans la première journée.
Il en fut de même les jours suivants. De toute évidence, les Allemands préparaient une attaque dans le but de nous reprendre la Cote 344, qui constituait pour eux un observatoire remarquable sur la vallée de la Meuse et la route de Vacherauville. Bras s/Meuse, notre seule artère de ravitaillement. Et par une coïncidence assez curieuse, c'est au 2ème bataillon du 7ème R.I. qu'échouait le périlleux honneur de défendre cette conquête récente dont la gloire revient au Régiment commandé par le lieutenant-colonel Chaillot, ancien chef de ce même bataillon.
L'attaque Allemande pressentie eut lieu dans la nuit du 1er au 2 octobre. La préparation d'artillerie fut courte. A quoi d'ailleurs eut elle servie ! Elle n'avait pas cessé depuis notre arrivée ! Elle n'avait pas cessé depuis notre arrivée et comme il n'y avait plus ni tranchées, ni abris, ni fils de fer, le terrain était aussi propice qu'il pouvait l'être à l'assaillant. De notre côté on ne pouvait accéder le jour à la tranchée de Trèves qui constituait notre première ligne, sans

passer complètement à découvert sur un terrain descendant en pente vers l'ennemi, ce qui aurait eu pour conséquence immédiate de déclancher les tirs d'artillerie allemande, toute organisation était impossible.
D'autre part, l'aviation ennemie, très nombreuse, était absolument maîtresse de l'air sous la protection d'avions de chasse au nombre de 15 ou 20. Le jour, ces avions survolaient nos lignes à une faible altitude et mitraillaient nos hommes dans leurs trous d'obus. Enfin la contre batterie ennemie était très active, notre artillerie étant en outre soumise à des tirs continuels avec obus toxiques.
A 3 heures du matin, trois Bataillons allemands soutenus par une Division, se lancent à l'assaut sur le seul front du Régiment entre les ravins de Tacul et de Dassérieux. Notre barrage d'artillerie déclenché aussitôt est inefficace pour arrêter les vagues d'assaut qui s'étaient rassemblées en dehors de sa zone d'action. La rapidité et la violence de l'attaque sont telles que les Allemands réussissent à pénétrer en plusieurs points dans notre ligne de surveillance malgré la défense acharnée des occupants.
Deux fois ils sont repoussés à la grenade, mais d'autres vagues succèdent à la première et, finalement la tranchée de Trèves tombe aux mains de l'ennemi. Le lieutenant **GRIMONPREZ** qui la commandait est tué. Le lieutenant **LOURADOUR** combat au corps à corps, mais tombe aussitôt, les deux jambes broyées par une grenade. Le Sous-lieutenant **LEROY** tombe également grièvement blessé, atteint parmi tous ses hommes déjà tués où blessés. Bien peu parviennent à sortir de l'étreinte ennemie.
Le Sous-lieutenant **CAILLEAU**, blessé au début de l'action, passe le commandement de sa section de mitrailleuses au sergent **BOURGEOIS**. Celui-ci se défend avec la seule pièce intacte jusqu'au troisième assaut allemand. Se voyant sur le point d'être entouré et pris, il réussit à démonter sa pièce et à la ramener dans nos lignes. Mais les nôtres se sont ressaisis.
Sur l'ordre du Lieutenant-colonel **JORDAN**, trois contre-attaques sont lancées, mais une seule, celle de droite, commandée par le capitaine **de BARDIES** parvient à la tranchée de Trèves et s'en empare en partie. Les autres contre-attaques sont disloquées par le tir intense de l'artillerie et des mitrailleuses ennemies avant qu'elles aient pu atteindre leur objectif.
Il fait alors grand jour. On ne pouvait lancer sur le glacis une nouvelle attaque sans risquer des pertes inutiles et un échec certain. Une nouvelle opération est alors préparée pour le soir. Elle eut lieu à 21 h. 45 mais la nuit était claire et tous les mouvements faits par les nôtres furent aperçus de l'ennemi qui déclencha de nouveau son tir de barrage et le feu de ses nombreuses mitrailleuses.
L'attaque, bien que disloquée, parvint néanmoins à la tranchée de Trèves où elle ne put se maintenir en raison de la grande supériorité numérique de l'adversaire. Cependant il fallait encore tenter un effort pour rétablir notre ligne. Il le fut par un bataillon du 14ème R.I., mis à la disposition du Lieutenant-colonel **JORDAN** ; même insuccès. Toute la journée du 4, l'ennemi montra un grand acharnement pour reprendre la partie de la tranchée de Trèves que nous avions reconquise.
Le Lieutenant **GRENIER** donnant l'exemple de la résistance en combattant lui-même fut tué d'une balle au front et remplacé par **GRANIE** qui, malgré d'énormes pertes et privé de toutes communications aussi bien à droite qu'en arrière, parvint à se maintenir jusqu'à la nuit suivante pendant laquelle il fut relevé et les liaisons rétablies. Cependant le gain des Allemands se limitait à une portion de tranchée infime, ce qui n'était guère en rapport avec les sacrifices consentis.
Nos pertes dans ces combats étaient lourdes aussi, mais du moins avions-nous la fierté d'avoir conservé la cote 344 dans toute sa valeur stratégique.
Du 13 au 18, nous occupâmes plus à droite le secteur de Mormont. Nous n'y restâmes que peu de temps par suite de l'extrême fatigue des hommes, puis nous allâmes reprendre notre

faction sur les Hauts de Meuse en occupant successivement les avancées de Damloup, Eix et Haudiomont.

CHAPITRE XVI

Bataille de la Somme
Hangard-en-Santerre (24 avril 1918)

Pendant que, sentinelle avancée à l'Est de Verdun, nous mettions la Place à l'abri d'une nouvelle attaque, un formidable assaut ennemi puissamment servi par du matériel amené du front oriental rompait les lignes anglaises en direction d'Amiens et de Paris.
Nous avions nettement l'impression que la partie décisive se jouait, car enfin cette guerre ne pouvait se prolonger indéfiniment, surtout après les sacrifices fabuleux en hommes et en argent que tous les belligérants avaient faits. Le 7ème R.I. avait été de toutes les grandes batailles. Il se devait à lui-même de ne pas manquer celle-ci.
Quelques jours de repos dans la région de Rembercourt, et nous voilà transportés au Sud d'Amiens. Le 23 avril, le 3ème bataillon est engagé à Hanglard-en-Santerre – Hourges. Le point capital à défendre et le village de Hangard passé déjà de mains en mains, mais resté finalement en notre pouvoir. Au 3ème Bataillon commandé par le chef d'escadron **ARGUEYROLLES** revient l'honneur de le garder.
Hourges est défendu par le 1er Bataillon (commandant **RULLIER**), pendant que le 2ème Bataillon (commandant **ROCH**) est en réserve à Domart.
Il n'existe dans ce secteur aucun système défensif organisé, mais simplement quelques rares éléments de tranchées constitués par des trous d'obus reliés entre eux. La circulation est difficile, particulièrement le jour, car l'ennemi occupe des positions dominantes et fait un large emploi de mitrailleuses. Son artillerie tire assez violemment sur les villages, les voies de communication et les ponts du secteur. Elle tire très près sur les premières lignes.
Dans l'après-midi du 23, l'aviation allemande devient hardie ; quelques appareils survolent nos tranchées à faible hauteur, en mitraillent les occupants et règlent le tir de l'artillerie. Ce sont là les symptômes évidents d'une attaque très prochaine, qu'un déserteur alsacien a d'ailleurs confirmée la veille. Dans la soirée, des colonnes ennemies sortant de la lisière ouest du bois de la cote 104 sont prises à partie par les mitrailleuses du Lieutenant Mathieu et subissent des pertes sensibles qui ne compensent aucun gain de terrain.
Le 24, à 3 heures, un violent tir de destruction, avec emploi d'obus toxiques, est déclanché sur Hangard : c'est l'attaque : Le capitaine **de BARDIES** signale, une demie heure après, que l'ennemi avance de chaque côté du cimetière, mais ce premier assaut est brisé net par les feux de nos mitrailleuses, et par le barrage d'artillerie.
Cependant, l'orage se déchaîne ; la bataille va reprendre. Hangard est de plus en plus pilonné par les obus. Toutes les communications, à l'exception de la T.P.S. sont coupées. A 6 heures, l'ennemi attaque par vague serrées, collées à son barrage, sur tout le front du régiment, Nos mitrailleuses tirent sans arrêt.
Cependant les Allemands réussissent à la faveur du brouillard à s'approcher du boqueteau au nord de Hangard. Subissent des pertes nombreuses, certains groupes lèvent les mains pour faire cesser notre tir pendant que des porteurs de flammenwerfer se glissent derrière les premier éléments ennemis et parviennent à lancer des flammes dans la tranchées du boqueteau.

Grâce à ce procédé aussi déloyal que sauvage, les Allemands réussissent à s'infiltrer au centre du 3ème Bataillon malgré une attaque énergique de la 6e Cie. L'ennemi devient très mordant. Il pousse ses effectifs sans égard des pertes, faisant en même temps une débauche d'obus toxiques. Les premières maisons et l'église tombent entre leurs mains.

Le capitaine **COLONNA** ayant reçu à 6 h. l'ordre de se porter au secours de Hangard, quitte avec sa Cie la position de réserve qu'il occupait au chemin creux et pénètre, au prix de pertes sensibles, sous un déluge d'obus, dans le village de Hangard. Le commandant **ARGUEYROLLES** le met rapidement au courant des événements. « *Et parez-vous, lui dit-il, de la cote 99, sans quoi notre situation risque d'être désespérée* ! »

Mais pour arriver à cette position, il faut sortir du village, traverser un barrage d'artillerie intense et franchir un glacis de 1.500 mètres sous les balles des mitrailleuses installées au Nord-Ouest et dans le Verger. A peine le mouvement est-il ébauché que plusieurs hommes sont tués. Un léger flottement se produit alors dans la section de tête, mais le Capitaine **COLONNA** s'en est vite aperçu : se plaçant devant sa compagnie, bien en évidence, il dit à ses hommes en leur montrant l'ennemi : « *Nous devons aller là-bas, je pense que vous ne me laisserez pas partir seul* ! »

Il n'en fallait évidemment pas davantage. Tous s'élancent. La cote 99 est enlevée d'un seul élan et les Allemands sont rejetés à 150 mètres au nord. Mais ce succès nous coûte cher. Les quelques braves qui restent avec leur capitaine ont fort à faire pour défendre le terrain qu'ils viennent de reconquérir, car les Allemands multiplient leurs assauts. La lutte est inégale, les nôtres se battent à 1 contre 10.

Dans la soirée, l'ennemi, qui a réussi à s'emparer de la majeure partie du village, tente de faire prisonniers les défenseurs de la Cote 99 en les prenant à revers. Le Capitaine **COLONNA** et sa poignée de braves répondent à coups de fusil aux sommations de se rendre qui leur sont faites. La violence du feu est telle qu'une Compagnie du 41ème R.I., envoyée pour les secourir, est décimée avant d'avoir pu atteindre son objectif. Seul un Sous-lieutenant, tué peu de temps après et 11 hommes arrivent sur la position.

Enfin dans la nuit du 25, pendant une accalmie, un Bataillon du 41ème R.I. vient les relever. Le Capitaine **COLONNA** était parti avec 120 hommes, il revenait avec 39. La défense du village de Hangard ne fut pas moins épique. Le 24, vers 8 h. des éléments ennemis réussissent à franchir la Luce et prennent pied dans le parc du château. Une contre-attaque énergique les rejette de l'autre coté de la rivière. Mais l'ennemi qui tient le verger balaie de ses feux la lisière sud du village, les abords du château, la route de Domart, et prend à revers toute la défense.

Les communications avec l'arrière deviennent très difficiles et toute la défense devient coûteuse. A 8 h 45, l'ennemi tente un nouvel assaut général, mais, devant une défense très opiniâtre, il ne parvient à progresser nulle part et il subit de grosses pertes. Il semble alors desserrer son étreinte autour de Hangard, sous de vigoureuses poussées du Bataillon assiégé. L'aviation allemande qui a volé très bas pendant toute l'attaque, jetant des bombes et mitraillant les défenseurs se disperse.

La situation se maintient ainsi jusqu'à 14 h. 30, malgré tous les efforts furieux de l'ennemi. Cependant les munitions s'épuisent, les effectifs fondent, le ravitaillement est impossible. A 15 heures, le bombardement reprend avec une grande violence sur tout le secteur et à 15 h. 30, l'ennemi, avec des forces fraîches et importantes, exécute une nouvelle attaque.

Le Commandant **ARGUEYROLLES** envoie à ses compagnies l'ordre de tenir jusqu'au bout : « *Ayez confiance, leur dit-il, les renforts arrivent.* » Mais la 9ème Compagnie est complètement débordée et les Allemands font irruption en masse dans le village. « *Je suis complètement cerné,* » dit par T.P.S. le Commandant du bataillon. Il réunit au Château les quelques hommes qu'il a sous la main, se rend dans la rue principale pour tenter, avec une mitrailleuse qui lui reste en réserve, d'arrêter la progression de l'ennemi.

A 16 h. 15, les Allemands resserrant leur étreinte, gagnent du terrain de plus en plus par in filtration dans les maisons de Hangard et encerclent complètement à une distance de moins de 30 mètres le Commandant et le petit groupe d'hommes (agents de liaison et ordonnances) qui l'entourent. Avec sa poignée de braves, celui-ci parvient à se frayer un passage à coups de grenades et de révolvers et à rejoindre avec son agent de liaison cycliste et son ordonnance, seuls survivants, les éléments de la Compagnie Colonna qui tiennent toujours la Cote 99.

Jusqu'alors la liaison par coureurs a pu être assurée entre le Colonel et les Chefs de Bataillons. Au mépris de la mort, les agents de liaisons traversent vingt fois les plus violents barrages d'obus et de balles. Les soldats **BIGOTS** et **MONTAUZIER** – pour ne citer que ceux là – font preuve d'une énergie et d'un courage au-dessus de tout éloge : en traversant des zones effroyablement battues, ils sont blessés grièvement, mais trouvent cependant la force de se traîner jusqu'en première ligne pour accomplir leur mission. Après avoir remis l'ordre urgent dont ils sont porteurs ils songent à aller se faire panser.
Cependant la situation du 3e Bataillon encerclé dans Hangard est grave. Il est prescrit au Sous-lieutenant **DESVALOIS** qui commande la section de gauche du 1er Bataillon, de pousser résolument en avant pour s'emparer du Verger et du Moulin de Hangard, puis d'essayer de se mettre en liaison avec le Capitaine **de BARDIES**, Commandant la 10e Compagnie.
Le Sous-lieutenant **DESVALOIS** exécute l'ordre énergiquement et par bonds rapides progresse jusqu'à 80 mètres du Verger, mais de violentes rafales de mitrailleuses partent de la lisière Sud-Ouest de Hangard, l'obligent à se terrer. Sa section est très diminuée : il a deux tués et 9 blessés.
A 17 h. 10, le Capitaine **MAUREL**, adjudant major remplaçant le Commandant **ARGUEYROLLES** au Commandement des éléments assiégés envoie le message « *Tenons toujours.* » Le Château, centre de résistance de Hangard, tient donc encore, mais vers 16 h. 45, les 9e, 10e et 11e Compagnies réduites à un très faible effectif, harassées, n'ayant plus de munitions, sont complètement submergées.
A 17 h. 15, l'ennemi par petits paquets, essaye d'atteindre la droite du 1er Bataillon, à la faveur du tir des mitrailleuses placées sur la Cote 110, mais cette tentative échoue comme les précédentes sous des feux d'infanterie.
A 18 h. 20, un nouveau message de Hangard : « *Nombreuses troupes allemandes dans le bois au nord du village.* » Ce fut là le dernier appel, le dernier signe de vie des défenseurs de Hangard, leur tir s'était éteint vers 19 h. 10. Du 3ème Bataillon, il ne restait que le commandant, un Sous-officier et quarante hommes. Mais la résistance avait duré 15 heures, et le boche, exténué, n'avait pu aller plus loin.
Ses pertes étaient considérables, Le petit bois, la croupe à l'Est et les abords du cimetière étaient jonchés de cadavres gris. Le 25 avril, ce fut le calme succédant à la tempête. Le 26 avril, vers 20 heures, l'ennemi après un tir de destruction intense sur Hourges, attaqua encore une fois en masse devant le front de la 1ère Compagnie. Il ne fit pas dix mètres qu'il fut arrêté net par le feu de nos mitrailleuses.
Nos pertes dans ces trois jours furent de 27 Officiers et 1.098 hommes de troupes.
Mais cet héroïque sacrifice n'avait pas été inutile, car le deuxième assaut allemand sur Amiens était brisé et le 7ème R.I. inscrivit là une des plus belles pages de son histoire. Le boche usé, exténué, ne tenta plus aucun effort de ce côté.

Pour son héroïque défense, le Régiment reçut sa première palme. Il fut cité à l'ordre de la 1ère Armée en ces termes.

*Le 24 avril 1918, chargé de la défense d'un point important, a réussi, sous l'habile direction du Colonel **BOURET**, et grâce à l'héroïque défense du Commandant ARGUEYROLLES, à*

repousser pendant 15 heures des assauts répétés, menés par l'ennemi avec acharnement et des moyens puissants. A infligé aux assaillants de lourdes pertes et a résisté dans le plus bel esprit de sacrifice jusqu'à la limite de ses forces.

CHAPITRE XVII

Bataille de l'Aisne
Tigny-Vierzy (Mai-Juin 1918)

Après ces formidables combats, le Régiment, réduit à l'état squelettique, avait besoin de se reconstituer. Il fut envoyé à Campeaux.
Brusquement, le 27 mai, la lecture du communiqué nous apprend que l'ennemi, dont le calme n'était qu'apparent, a déclenché une offensive puissante sur le Chemin des Dames. Le lendemain notre repos est interrompu et les Bataillons sont transportés dans la région de Villers-Cotterets les 29 et 30 mai. Mais l'offensive allemande avait fait des progrès : les cantonnements qui nous avaient été primitivement fixés se trouvaient occupés par… les boches. C'était bien là la guerre en rase campagne, celle du début, mais avec des moyens autrement puissants.
Notre rôle devient alors très net : il faut arrêter l'avance boche… Sitôt débarqués, donc, en avant ! Un bataillon, sous le commandement du Capitaine **LACEDE**, se rend à Vierzy ; un autre, sous le commandement du Capitaine **GIRARD**, occupe Tigny ; le troisième, avec le Capitaine **MAZALREY**, reste en réserve dans le bois de Mauloy. Sur ces divers points, il faut tenir quoi qu'il arrive.
Le 30 mai, le bombardement de Tigny par l'artillerie allemande devient très violent. A 14 heures, une forte attaque ennemie est déclenchée : 500 à 600 Allemands débouchant des bois de la Cote 176 se précipitent à l'assaut en poussant des cris féroces. Le bombardement, tient bon et ses mitrailleuses ainsi que ses fusils mitrailleurs brisent net l'élan des vagues ennemies.
C'est ainsi que de jeunes gars normands de la classe 1918, qui constituent la majeure partie de ce bataillon, fêtent de la belle manière le baptême du feu qu'ils viennent de recevoir. La bataille est acharnée, les munitions s'épuisent. Le Caporal **ASTIE** qui a reçu l'ordre de ravitailler son Bataillon arrive en plein combat, conduisant un caisson à cartouches. Le terrain à traverser est un glacis de prés d'un kilomètre où les balles sifflent continuellement. Sans hésiter, Astié lance son attelage à plein galop et réussit, à la barbe de l'ennemi, à pénétrer dans le village, permettant ainsi aux défenseurs de prolonger la résistance.
Cependant sur notre droite un fléchissement se produit qui a pour conséquence de faire entrer en ligne le 1er Bataillon gardé primitivement en réserve. Les bois au sud-est de Parcy-Tigny sont occupés par l'ennemi. La nuit est calme. A l'aube du 31, on apprend que le repli des éléments de droite s'est poursuivi pendant la nuit et que les Allemands progressent vers Blanzy, faisant même avancer leur artillerie et leur cavalerie. Les bois au sud de Parcy-Tigny tombent entre leurs mains et leurs éléments avancés tiennent même la corne sud du bois de Mauloy.
La droite du régiment se trouve donc complètement débordée, et le front à défendre, déjà considérable, est augmenté de plus de deux kilomètres.
A 8 heures, le bombardement de toute la position commence. L'attaque est imminente et l'on voit tout de suite que l'objectif de l'ennemi est le saillant constitué par les villages de Tigny, Parcy-Tigny que défendent les 1ers et 3ème bataillons du 7ème R.I. Ceux-ci subissent des pertes élevées. L'ennemi tend à encercler les défenseurs de Tigny. Bientôt, sous des poussées

furieuses, toute résistance devenant impossible, les survivants du 3ème Bataillons sont obligés de se replier sur Parcy-Tigny que défend opiniâtrement le 1er bataillon.
Une contre-attaque tentée par la 3e Cie échoue. Cette Compagnie est presque anéantie, le Lieutenant **DUPUY**, à une jambe à moitié arrachée. Le soldat **Henri CABROL** se précipite vers lui et l'emporte en lui disant : « *Il ne faut pas que vous restiez entre les mains de l'ennemi.* » Ce brave soldat parcourt ainsi 1.500 mètres sous les balles allemandes, mais sauve son chef.
Avant d'être soigné, le Lieutenant **DUPUY** se fait transporter prés du Colonel et, maîtrisant sa douleur, cet héroïque officier puisse dans sa grande vigueur morale le courage d'expliquer clairement à son chef de corps la situation de son Bataillon.
A 12 h., on apprend qu'après plusieurs tentatives infructueuses, les boches ont contourné et attaqué en masse une Compagnie qui se tenait à la croisée des chemins au sud-est de Parcy-Tigny, ce qui rend de plus en plus critique la situation en flèche du Régiment. Force est donc, pour éviter l'encerclement, de se replier.
Cette opération s'exécute en bon ordre sur la ligne Moulins des Comtes, cote 132, où se trouvent déjà des éléments divers que l'on incorpore dans nos rangs pour combler les vides occasionnés par nos pertes. Comme la nuit précédente, celle du 31 au 1er se passe dans le calme. Mais l'ennemi a encore profité de la nuit pour étendre son succès sur notre droite de telle sorte que le 1er juin au matin la situation stratégique du régiment est en tout point identique à celle de la veille et que, encore une fois, pour éviter l'encerclement, il faut se replier à nouveau.
Nous occupons alors la lisière des bois au sud de la voie ferrée Vierzy – Longpont. Le Bataillon **LACADE** qui, sous les ordres du Colonel commandant le 41ème R.I., défendait Vierzy, nous rejoint avec 70 hommes seulement. Vierzy est pris par l'ennemi. Toute la journée, la bataille fait rage. Les assauts répétés des Allemands sur notre ligne échouent sous le feu de nos mitrailleuses.
Pendant la nuit suivante, le régiment qui nous prolongeait à gauche s'est replié plus au sud. Notre situation devient alors très délicate. Les munitions se font rares. On ravitaille les Compagnies à l'aide de cavaliers qui font la navette entre l'arrière et la ligne de feu. C'est un moyen de fortune qui donne de très bons résultats.
Mais cette suite de combats acharnés et ininterrompus a littéralement décimé nos unités, et les renforts promis n'arrivent pas. Avec ses 300 hommes qui restent, il faut lutter jusqu'à la dernière limite, jusqu'au dernier.
Dans la soirée, le Lieutenant-colonel dit à l'adjudant **DEPAMBOUR :** « *Il faut faire des prisonniers* ! » et celui-ci répond simplement : « *Vous les aurez* ! » En effet, le lendemain à la pointe du jour, le brave adjudant apercevant une forte patrouille boche qui essayait de s'infiltrer au Nord, le long de la voie ferrée, lui tend une embuscade dans laquelle elle se fait prendre tout entière.
La promesse faite la veille avait été tenue. Hélas ! **DEPAMBOUR** devait être tué quelques jours plus tard après avoir gagné l'épaulette.
Le 2 juin, à 7 heures, le bombardement reprend. Malgré son attaque violente et son infiltration par l'ouest de Vierzy et le ravin du Moulin, l'ennemi est contenu. On se fusille de très prés. Le Capitaine **LACADE** abat cinq boches avec un fusil. Les mitrailleuses surtout font de bonne besogne. Le Caporal **CAPEL**, en particulier, admirable de sang-froid, fauche impitoyablement ceux qui tentent d'avancer, mais sur notre droite, l'ennemi progresse quand même en vagues compactes vers Longpont, et nous déborde.
Le dépôt de munitions saute sous le violent tir des minenwerfer exécuté sur la voie ferrée pour couper notre ligne de retraite. Les munitions font alors complètement défaut, il faut se retirer. Le mouvement s'exécute sous la protection d'éléments d'autres régiments. Le 7ème R.I. réduit

à 250 hommes environ, occupe, le 4 juin, le secteur de Corcy dont il commence l'organisation défensive.
Le même jour le Colonel fait la déclaration suivante au débris de son régiment :

« *Si aujourd'hui, le boche nous attaque, il ne passera pas ; le 7e ne reculera pas. Nous ferons notre devoir jusqu'au bout : plutôt la mort que le déshonneur. Soyons calmes, énergiques, des hommes en un mot, et nous garderons intacts le lambeau de la Patrie qui nous est confié.* »

Cet appel fut exécuté en tous points. Le boche n'à pas passé et si les jours précédents nous lui avons cédé un peu de terrain, ce n'est que sur un ordre et pour éviter l'encerclement.
Nous avons perdu à ce moment 38 officiers et 1.273 hommes de troupes, tués, blessés ou disparus. Durant ces journées d'angoisse, Gascons et gars du Nord, Bretons et Normands, tous ont compris le sacrifice qu'on attendait d'eux. Le 7ème R.I. a fait tout son devoir, témoin cette magnifique citation à l'Ordre de l'Armée :

Sous le commandement du Lieutenant-colonel **BOURET**, jeté en pleine batille le 29 mai 1918, au fur et à mesure du débarquement de ses unités, est chargé de tenir un large front, s'est cramponné au terrain avec une énergie farouche et a résisté pendant quatre jours aux attaques furieuses d'un ennemi très supérieur en nombre, sans jamais lâcher un pousse de terrain. Toujours en flèche, débordé à deux reprises de plus de deux kilomètres, est resté inébranlable sur ses positions, ne se repliant jamais que sur un ordre formel, faisant preuve d'un héroïsme sublime et d'une abnégation sans bornes.

CHAPITRE XVIII

Bataille de la Marne
Oeuilly - Port à Binson (Juillet 1918)

Le 10 juin seulement, le régiment est relevé devant Corcy par un bataillon du 233ème R.I. et est envoyé en réserve dans la région de Boursonne et Plessis au Bois. Les unités reçoivent des renforts et travaillent à l'organisation d'une deuxième position jusqu'au 26 juin. Après un court séjour à Marly la Ville, région Nord de Paris, le Régiment fait mouvement par voie ferrée et demeure successivement à Salmagne et Charmontois le Roi. Nous sommes en réserve d'armée et cantonnons en alerte. C'est qu'en effet on parle à mot couvert d'une nouvelle offensive ennemie en Champagne ou en Argonne. Le jour du 14 juillet, les unités cantonnent au Vieil Dampierre et à Sivry sur Ante, et le 15 juillet, à partir de 0 h. 30, le régiment est alerté, une demi-heure après le commencement de la préparation ennemie sur le front de Champagne.
Le jour même, il cantonne à Fromentières (zone d'Etapes) où il arrive vers 23 heures par camions autos. Le 16, nous nous rendons dans la forêt d'Enghien, à la Grande Fosse. Le 17 juillet, la situation est la suivante : l'ennemie essaye de s'infiltrer dans la vallée de la Marne en direction d'Epernay, et la 131ème D.I., dont fait partie le 7ème R.I., doit l'attaquer dans la direction générale Oeuilly.
A 10 heures, ordre est reçu par le Colonel de ne pas dépasser sans ordre le Bois de la Bouloy et le Régiment passe en entier en réserve de C.C (Corps d'armée de Cavalerie). A 14 heures, le Régiment est regroupé dans le Bois de Boursault et le Bois de la Grande Fosse.
Quelques obus tombent sur les emplacements des 1ers et 2ème Bataillons ; il y a quelques blessés. La soirée et la nuit, à peu prés calmes, sont marquées par la grande activité de notre aviation. Le 18 juillet, aucun changement dans la situation jusqu'à 15 h., le colonel reçoit

l'ordre de se porter à l'attaque des points Cote 235 et Cote 239 avec deux bataillons, chaque bataillon soutenu par une section de chars d'assaut.
Après une reconnaissance du terrain très rapide et très sommaire faite par les Chefs de Bataillon et le colonel, le mouvement commence à 18 heures. Le débouché du bois de la Bouloy rendu laborieux par le barrage d'artillerie lourde déclanché par l'ennemi s'exécute cependant dans un ordre parfait sous la protection d'un tir par obus fumigènes de notre artillerie. Le 1er Bataillon à droite doit s'emparer de la Cote 235 ; le 2ème bataillon à gauche doit s'emparer de la Cote 239. Le 3ème bataillon est laissé en réserve dans le bois de Boursault. Le 1er Bataillon est en place à 19 h. 10, n'a pas encore reçu ses chars d'assaut ; d'autre part, il doit attendre le 2ème bataillon qui n'a pas encore atteint la première ligne, par suite de l'éloignement de sa base de départ. A 19 h. 40, tout le monde est en place et d'un seul élan on se porte à l'attaque.

La tête de l'attaque arrive à hauteur de la Ferme du Bois Brûlé où elle commence à être soumise à un violent feu de mitrailleuses ; elle franchit la ligne française à 150 mètres plus au nord de cette ferme. En liaison étroite avec les chars d'assaut, les troupes débouchent sur la crête. Les mitrailleuses ennemies font subir de lourdes pertes parmi les gradés, surtout les Officiers. Les hommes se regroupent autour de leurs chefs restés debout. Des groupes résolus se forment sous le commandement de volontaires et, après une lutte violente, réduise des nids de mitrailleuses qui résistent, capturant une trentaine de prisonniers et s'emparant de six mitrailleuses légères et des mitrailleuses lourdes.
C'est ainsi que l'adjudant **MERVILLE** réussit à capturer une mitrailleuse et son servant ; que le soldat **DECAUNES** entraîne trois de ses camarades sur un groupe boche, saute sur la mitrailleuse et s'en empare après avoir fait place net. Les premiers objectifs sont dépassés et la position conquise qui touche le bois de Missiy à l'Est de la route de Port à Binson est organisée immédiatement.
Les prisonniers sont amenés à l'arrière ; la nuit arrive ; les chars d'assaut se regroupent alors à droite et l'on profite de la demi-obscurité pour réorganiser les unités. Comme toujours, la tâche des agents de liaison est rude. C'est avec crânerie cependant que tous ceux qui se présentent vont sous un feu d'enfer porter les plis qui leur sont confiés. Beaucoup, hélas ! N'arrivent pas.
Le soldat **CABROL** a vu deux de ses camarades tomber ainsi sous les balles des mitrailleuses. Il s'offre spontanément pour les remplacer en disant : « *Puisqu'ils se sont fait démolir à quatre pattes, j'irai debout !* » et, partant aussitôt, il parvient à remplir sa mission. Ce trait, parmi tant d'autres, montre jusqu'à quel degré sublime peut-être poussé le mépris de la mort.
Vers 22 heures, le lieutenant-colonel **BOURET**, blessé d'un éclat d'obus à la tête, est remplacé dans le commandement du Régiment par le Capitaine **GRADELET**, Commandant le 1er Bataillon. Un renseignement reçu le 19 juillet vers 2 heures fait savoir que l'ennemi repasserait la Marne, ne conservant sur la rive Sud qu'un faible effectif. D'autre part, une section d'un régiment voisin, envoyée en reconnaissance, s'est avancée jusqu'aux abords d'Oeuilly. En conséquence, ordre est donné aux Bataillons de reprendre la progression dés le lever du jour : 1er Bataillon, en direction de la Cote 240, 2ème Bataillon en direction de Port à Binson.
Vers 3 h. 30, le Sous-lieutenant **BURLIN** est envoyé en reconnaissance avec une section de la 7e Compagnie et une section de mitrailleuses, ayant pour mission de rechercher à la lisière du bois un point faible de l'ennemi par où il pourrait pénétrer dans le bois et s'y établir. Il ne peut y arriver, mais il rapporte des renseignements précieux sur les emplacements des mitrailleuses ennemies. Les reconnaissances envoyées par le 1er Bataillon au bout de quelques dizaines de mètres constatent également que le bois de Misy est fortement occupé par des mitrailleuses.

Durant la nuit, l'ennemi s'est montré très nerveux et le bombardement a été presque continuel. A neuf heures, le Lieutenant **DEPAMBOUR** en préparant une nouvelle reconnaissance est tué d'une balle au front. Dés le matin, le bombardement devient violent sur toute la position que les avions ennemis survolent à différentes reprises et dont ils jalonnent la ligne avec des fusées. Les mitrailleuses sont très actives. Les deux bataillons subissent de grosses pertes. Suivant l'exemple des chefs, chacun reste bravement à son poste.
L'attaque reprend à 13 h. 30 afin de pénétrer dans le bois et de s'y installer. Le 2ème Bataillon appuyé par une section de chars d'assaut, se porte en avant et progresse jusqu'à 200 mètres de la lisière du bois où il est arrêté par des feux de mitrailleuses. Les chars d'assaut interviennent immédiatement pour les réduire, mais à peine ont-ils dépassé nos tirailleurs qu'ils sont mis hors de combat ; un char brûle par les coups d'un canon installé sur le bord de la route ; un deuxième char, immobilisé dans le fossé, est atteint également ; les trois autres ayant leurs servants blessés ou tués sont obligés de se retirer.
Le 1er Bataillon a pu faire quelques bonds, mais les troupes de droite et de gauche n'ont pu s'infiltrer dans le bois ; l'infanterie s'organise sur place. L'ennemi commence un bombardement terrible sur la position par artillerie lourde, faisant barrage sur la première ligne et les sections de réserve.
A 21 heures, le Capitaine **GRADELET** passe le commandement du Régiment au Capitaine **de LAVERNETTE.**
Le 1er Bataillon du 7ème R.I. est mis à la disposition du Colonel Commandant le 14ème R.I.
Le Capitaine **de LAVERNETTE**, conformément aux ordres, se rend dans le bois de Boursault où il prend le commandement du groupement de réserve du C.C. constitué par le 3ème Bataillon du 7ème R.I., le 2ème Bataillon du 41ème R.I. et le 1er du 14ème R.I. Le bombardement reste vif pendant la soirée, diminue d'intensité à partir de minuit.
Dans la nuit, grâce à la présence d'esprit de quelques soldats, deux prisonniers sont faits et donnent d'utiles renseignements qui sont exploités sur le champ : l'ennemi se retirerait devant nous. Le 20, à 6 heures du matin, la progression est reprise ; couverts par une ligne de tirailleurs et par des patrouilles, les deux bataillons avancent par petites colonnes et atteignent bientôt la rive sud de la Marne.
L'ennemi s'est établi sur les pentes de la rive Nord après avoir détruit les ponts et passerelles sur la rivière. Grâce au mordant dont tous ont fait preuve, les objectifs définitifs sont atteints ; on s'organise alors sur la position et la ligne est intégralement maintenue jusqu'au moment où les deux bataillons du 7ème R.I. sont relevés par une unité du 47ème R.I. (dans la nuit du 20 au 21 juillet).
Ainsi depuis l'heure du premier assaut jusqu'au moment où l'ennemi a été rejeté de l'autre coté de la Marne, le 7ème R.I. n'a cessé de harceler et de talonner le Boche jusqu'à ce qu'il ait enfin conquis ses objectifs.
Les pertes pour ces journées s'élèvent à 13 Officiers et 328 hommes.

CHAPITRE XIX

La Victoire

Après relève, le Régiment cantonne à Louvois et Mailly-Champagne jusqu'au 31 juillet, puis occupe le secteur de Verzeny. A cette date, le Lieutenant-colonel **DEWATRE** en prend le commandement.
Echelonnées en profondeur, les unités souffrent peu du bombardement ennemi ; jusqu'au 16 août, jour où nous sommes remplacés par le 43ème R.I.C., ce sont surtout des travaux de défense et de patrouilles. Depuis le 2 août, les 3e, 7e et 11e Compagnies ont été dissoutes par ordre du G.Q.G. et le Régiment a été renforcé par une unité nouvelle, le 7ème Bataillon

Indochinois, composés de tirailleurs indigènes de l'Annam et du Cambodge. Cette unité, rattachée au 7ème R.I., nous suivra jusqu'à l'armistice et partagera notre sort durant cinq mois.

Après un séjour de courte durée à Trépail (16 au 21 août) et dans la région Athis-Pocany (22 au 25 août), le 7ème R.I. et le 7ème B.I.C. sont transportés par chemin de fer dans les Vosges, prés de Remiremont, puis de là par camions autos au col de la Schlucht (27 août).

Le régiment relève le 1er septembre, un des régiments américains qui vont participer à l'offensive victorieuse de Saint-Mihiel ; du 2 au 10 septembre, sur les pentes du Reichacker, nous allons jouer le rôle d' « informateurs » auprès du 52ème Régiment d'Infanterie américaine, un novice dans l'art de la guerre. Du 11 au 13 septembre, le 7ème R.I. toujours avec le 7ème B.I.C. se rend par étapes à Baccarat par Plainfaing et Saint-Dié. Le 15 septembre, nous occupons le sous-secteur de Sainte-Pole, devant Neuviller, à l'ouest de Badonviller.

Jusqu'au 1er novembre, jour de la relève, tour à tour nos poilus et les indochinois montent fidèlement la garde aux petits postes, ne laissant entre les mains de l'ennemi aucun prisonnier, et assez heureux par contre pour capturer plusieurs Allemands.

La nouvelle de la signature de l'armistice nous parvient à Lunéville, au moment où nous allions prendre part à l'attaque qui devait avoir lieu en Lorraine quelques jours plus tard.

En ce jour mémorable du 11 novembre 1918, la joie, certes, fut générale, et la gaîté franche et cordiale, mais sans exagération, comme il convenait bien à notre état d'esprit.

Dans la matinée du 18, nous partons allègrement de Saint-Michel sur Meurthe pour aller cette fois cantonner au-delà de la frontière. La marche est rude et longue, surtout pendant la traversée des anciennes lignes de tranchées au Ban de Sapt. A la tombée de la nuit, la frontière est franchie à l'Ouest du village de Saales et le régiment défile peu après dans le village de Bourg Bruche. La population très française, nous accueille avec enthousiasme.

Continuant le mouvement prévu pour les unités du 10ème C.A., le Régiment se rend le 19 de Bourg-Bruche à Rothau et le 7ème B.I.C. va cantonner à Neuvillier, itinéraire par la grande route Saint-Dié à Strasbourg, qui suit constamment la vallée de la Bruche. A Rothau, les habitants ont pavoisé leurs maisons et nous acclament. Un concert et une retraite aux flambeaux ont lieu au milieu de l'enthousiasme général.

A Mulbach et Lutzelhausen, l'accueil qui nous est fait le 20 novembre par la population, n'est pas moins enthousiasme que les précédents. Le Régiment descendant toujours la vallée de la Bruche se dirige, le 21, vers Strasbourg. La population des villages, délivrés depuis 24 heures à peine de la présence des troupes allemandes, vient à notre rencontre et nous accompagne ensuite sur plusieurs kilomètres. Dans l'après-midi, on cantonne à Enzheim, Dachstein. Pendant ce temps, un campement est allé préparer le cantonnement dans la zone de stationnement définitive (Camp retranché de Strasbourg.)

Le 22, à 7 heures, les 1er et 3ème Bataillons vont faire partie du défilé des premières troupes françaises dans Strasbourg. Le 2ème Bataillon arrivé le matin dans la ville participe au service d'ordre. A 10 heures le Général **GOURAUD** et les premiers éléments de la 20ème D.I. entrent dans la capitale de l'Alsace ; la 131ème D.I. vient ensuite, le 7ème R.I. suivant les 41ème R.I. et 14ème R.I.

Les troupes défilent de la porte de Schitmeck à la place Kléber, où les honneurs sont rendus aux cendres du Général au passage devant la statue, et les unités vont se masser sur les avenues aboutissant à la place de la République (ancienne place du Kaiser). Sur tout le parcours des troupes, la foule acclame l'Armée et la France, saluant en nous les libérateurs. Après le salut aux drapeaux, dislocation des troupes.

Les 1er et 3ème Bataillons rentrent à la Caserne Margarethen. Les locaux de troupes, les chambres d'Officiers et de sous-officiers, et les cours sont dans un état de malpropreté repoussante. Dans la soirée, la ville présente un aspect féerique et une animation extraordinaire : lumières et drapeaux à profusion, joie générale, chant de la *Marseillaise.*

Certes, le loyalisme des Alsaciens Lorrains ne faisait aucun doute pour nous, mais cet accueil vibrant et ému a dépassé nos prévisions. Nous retrouvons en Alsace de bons Français dont la longue séparation de leurs frères n'a pas émoussé les sentiments d'attachement envers la mère patrie. Aussi en cette atmosphère de fête, toutes les souffrances passées sont oubliées et le souvenir de ces journées de triomphe restera à jamais présent dans nos mémoires.

CHAPITRE XX

Le Drapeau du 7ème R.I. reçoit la fourragère

En janvier 1919, la 131ème D.I., dont faisait partie le 7ème R.I. depuis juillet 1915 et dissoute.
Le Régiment est alors regroupé dans la banlieue de Paris où se trouve son ancienne Division, la 33ème D.I., à laquelle il est de nouveau rattaché.
Et c'est sur le champ de manœuvre de Vincennes, le 3 mars 1919, que le général **HUNBERT** Commandant la IIIème Armée, remet au drapeau du 7ème R.I. la fourragère aux couleurs de la Croix de Guerre qui vient de lui être conférée par le Maréchal Commandant en Chef.
La remise du glorieux insigne fut précédée de la lecture des deux citations suivantes qui consacrent à la fois le sacrifice des uns et l'héroïsme des autres.

CITATIONS

Ordre de la X ème Armée, du 14 juillet1918

Sous le commandement du Lieutenant-colonel **BOURET**, jeté en pleine bataille le 29 mai 1918, au fur et à mesure du débarquement de ses unités et chargé de tenir un large front, s'est cramponné au terrain avec une énergie farouche et a résisté pendant quatre jours aux attaques furieuses d'un ennemi très supérieur en nombre, sans jamais lâcher un pouce de terrain. Toujours en flèche, débordé à deux reprises de plus de deux kilomètres, est resté inébranlable sur ses positions, ne se repliant jamais que sur un ordre formel, faisant preuve d'un héroïsme sublime et d'une abnégation sans borne.

Ordre de la I ère Armée, du 7 janvier 1919

Le 24 avril 1918, chargé de la défense d'un point important, a réussi, sous l'habile direction du Lieutenant-colonel **BOURET** et grâce à l'héroïque défense du Commandant **ARGUEYROLLES**, à repousser pendant quinze heures des assauts répétés menés par l'ennemi avec acharnement et des moyens puissants. A infligé aux assaillants de lourdes pertes et a résisté, dans le plus bel esprit de sacrifice, jusqu'à la limite de ses forces. *Le Maréchal de France*
Commandant en Chef les Armées de l'Est.
Philippe **PÉTAIN**.

Amicale

ENCADREMENT DU REGIMENT
le 11 novembre 1918

———

Etat-major

MM. DEWATRE, Lieutenant-colonel.
DERODE, Chef de Bataillon, Adjoint au Chef de Corps.
DELON, Médecin-major de 2e classe.
ROUQUET, Lieutenant Officier des détails.
PORET, Lieutenant, Adjoint d'approvisionnement.
BACQUERIE, Lieutenant Officiers de renseignements.
ANFRAY, Lieutenant Officier téléphoniste.
COSSEZ, Lieutenant Officier pionnier.
BALESTRAT, Sous-lieutenant Officier Porte Drapeau.

———

Ancêtrami

BATAILLONS	CHEFS DE BATAILLON	ADJUDANTS-MAJORS ET MÉDECINS	Cies	CAPITAINES	LIEUTENANTS ET SOUS-LIEUTENANTS
1er	Commandant Poirier	Cap. Gradelet Adjudant-Major Laulaigne Méd. Aide-Major de 2e classe	1re 2e 1re C. M.	Lemaire Depoilly	Wagnon Tisseau Capdeville Sauzeau Verlhac Philis (Command' de Compagnie) Lhôtellier Soulé-Susbielle
2e	Commandant de Lavernette	Sous-Lieut. Rollet Off.-Adjoint Mathieu Méd. Aide-Major de 1re classe	5e 6e 2e C. M.	Caulet Boucher	Tocaben Lagrange Brisfert Perramond Delgéry Péron Loorius (Command' de Compagnie) Caillaux Burtin
3e	Commandant Ance	Sous-Lieut. Auger Off.-Adjoint Durand Méd. Aide-Major de 2e classe	9e 10e 3e C. M.	Lecoq Souhard	Déry (Command' de Compagnie) Fouet Mouton Beauregard Dubreuil Hervé Magnard Mahé Mollard Birman